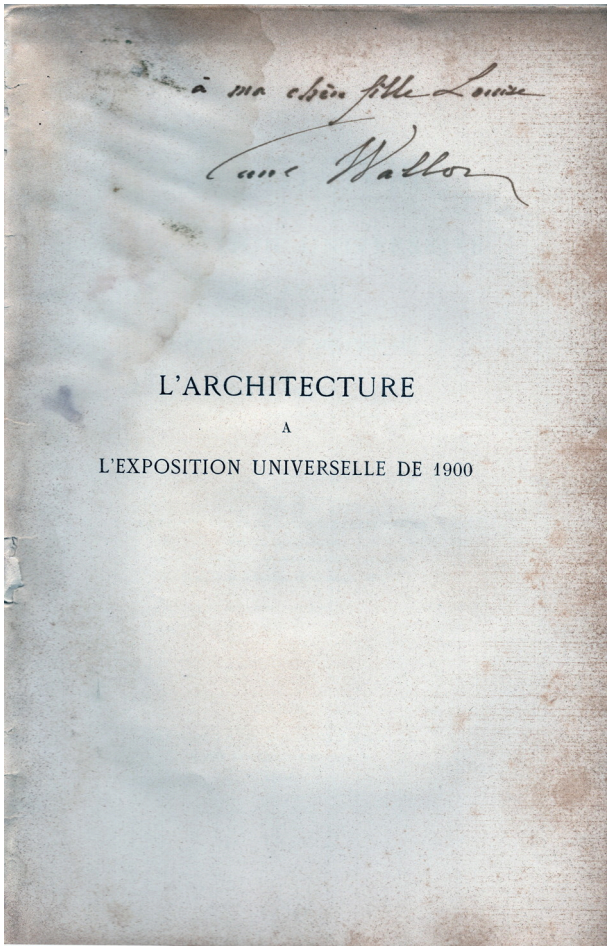
L'ARCHITECTURE
A
L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1900

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

PAUL WALLON
ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, DIPLOMÉ

EXTRAIT DU JOURNAL *L'ARCHITECTURE*
JOURNAL HEBDOMADAIRE
DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DES ARCHITECTES FRANÇAIS
NUMÉROS DE NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1900

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5
1901



L'ARCHITECTURE

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

L'ARCHITECTURE
A
L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1900

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

PAR

PAUL WALLON

ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT, DIPLÔMÉ

EXTRAIT DU JOURNAL *L'ARCHITECTURE*

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE DES ARCHITECTES FRANÇAIS

NUMÉROS DE NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1900

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

1901

L'ARCHITECTURE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

Je dois tout d'abord quelques mots d'explication à nos lecteurs.

Vers l'époque de l'ouverture de l'Exposition, le Comité du journal *l'Architecture* voulut bien, par l'entremise de son aimable président, M. Duchâtelet, me demander une étude sur les œuvres exposées par nos confrères français et étrangers.

La proposition était flatteuse, mais elle m'effraya par son importance.

C'était une tâche de longue haleine qui demandait du temps. On ne juge pas au pied levé les œuvres de plus de cinq cents confrères.

Et puis, avoir l'air de s'ériger en arbitre du talent, dire en toute indépendance ce que l'on croit être la vérité, avec les égards que mérite toute création sincère, qu'elle vous plaise ou ne vous plaise pas, je ne sais pas de tâche plus délicate.

J'avais également, je dois l'avouer, une arrière-pensée. Les palais, les galeries, les pavillons qui s'élevaient sur les deux rives de la Seine, des Champs-Élysées au Trocadéro, des Invalides au Champ de Mars, nous promettaient des jouissances dont il était naturel de prendre sa part, et, cette part, chacun la voulait aussi large que possible. Il fallait prélever sur son travail journalier le temps nécessaire pour donner satisfaction à ce besoin de curiosité qui s'amassait en soi et grandissait avec le développement prodigieux des préparatifs de la grande fête du siècle.

Aussi était-il bien mal venu, notre cher président, à troubler notre douce quiétude, et je déclinai son invitation. Telle était du moins ma pensée. Pendant près de six mois, je vécus comme dans un rêve, jouissant, sans me presser, au milieu de cet amoncellement de merveilles, d'une curiosité ani-

vrante que des années n'auraient pas suffi à satisfaire, lorsqu'à la fin d'octobre un petit mot bien court, bien aimable, mais bien cruel, me rappela à la réalité. Mon attitude négative de la première heure n'avait pas été comprise. Notre président me demandait ma copie! Jugez de ma consternation. C'était fini de rêver et de rire! On comptait sur moi. Il fallait m'exécuter. Mais comment? — « On va fermer! » — Ce cri énervant, terrible frappait déjà les oreilles. Et, comme tout le monde, j'avais réservé pour la fin bien des visites indispensables.

Dès la réception de la lettre présidentielle, je cours au Grand Palais, l'arpentant en long, en large, dans tous les sens, fouillant tous les coins, car il me fallait dénicher les œuvres de nos confrères étrangers, et, hâtivement, je prends quelques notes quelques points de repère.

Et voilà comment, au lieu d'une étude telle que je l'aurais comprise, j'en suis réduit à rédiger quelques pages d'impressions et souvenirs.

Comment parler de l'architecture à l'Exposition de 1900 sans parler de cette éclosion d'édifices de toute sorte que l'Exposition a fait naître, sans parler également des grandes questions que soulève l'avenir de notre art?

Notre confrère et ami Boileau, dans de savantes causeries si documentées, si humoristiques, MM. Lucien Magne, Frantz Jourdain, Redon, J. Guadet et Vaudremer, dans des *interviews* — ah! le vilain mot! — qu'ils se sont laissé prendre — c'est, je crois, le terme consacré — par la grande presse, ont déjà rempli plusieurs colonnes de ce journal.

Boileau nous a présenté le Grand et le Petit Palais ; il en a déjà presque fait la monographie. Et, traversant le pont Alexandre III, dont il nous décrit la conception monumentale, nous a menés à l'esplanade des Invalides, devant les croustillants palais de MM. Toudoire et Pradelle, Larche et Nachon, Esquié, Tropey-Bailly, montré en passant, dans la rue des Nations, le délicieux petit pavillon de la Finlande, analysé le Château d'eau de Paulin avec les combinaisons des jeux de lumière des fontaines lumineuses. Il nous a promenés

dans l'ex-galerie des Machines, au milieu de ces amusantes et instructives reconstitutions de motifs d'architecture française, décrit, près des splendeurs de la salle des Fêtes de Raulin, les trucs de la salle des Illusions, création d'Hénard, et, franchissant de nouveau la Seine, nous a dirigés sous les hautes murailles et dans l'intérieur du palais de l'Asie russe [1].

Bien plus, notre laborieux confrère nous a donné d'intéressantes études sur certaines des œuvres exposées [1] : l'Institut catholique, de M. G. Ruprich-Robert; les fouilles de Delphes, de M. Tournaire; les relevés et les restaurations du sanctuaire d'Asclépios à Épidaure, de M. Defrasse; différentes constructions de M. F. Julien; le grand immeuble de la *New-York*, construit à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Le Peletier, par M. Morin-Goustiaux.

Je ne puis songer à donner à mon travail de si vastes proportions. Une revue sommaire des œuvres exposées, un coup d'œil jeté en passant sur les installations étrangères, voilà quel sera mon programme. Peut-être m'arrivera-t-il, en cours de route, de faire l'école buissonnière. J'invoque la bienveillance de mes confrères. Elle ne m'a jamais fait défaut.

L'Étranger compte 320 exposants dans la section d'architecture.

L'Allemagne tient la tête avec 62 exposants. Viennent ensuite l'Autriche et la Hongrie qui en comptent 53, les États-Unis 45, l'Angleterre 36, le Danemark 32, la Suède 27, l'Équateur 14, — je dis 14 sur la foi du catalogue, car j'ai vainement cherché dans le Grand Palais l'œuvre d'un de nos confrères de l'Amérique du Sud. Tout au plus, dans le petit

---

1. *L'Architecture* année 1899, n° 21, p. 177, le Grand Palais; n°s 48 et 49, p. 438 et 451, le Château d'eau; n° 52, p. 483, le Grand Palais; — année 1900, n° 2, p. 13, le Grand Palais; n° 10, p. 84, le Petit Palais; n° 14, p. 118, l'ex-Galerie des Machines; n° 17, p. 144, la Russie au Trocadéro; n° 19, p. 164, l'Esplanade des Invalides; n° 26, p. 229, la Salle des Illusions; n° 28, p. 249, l'ex-Galerie des Machines; n° 43, p. 382, le Grand et le Petit Palais.

1. *L'Architecture*, année 1900, n° 23, p. 200, l'Institut catholique (Ruprich-Robert); n° 33, p. 297, les Fouilles de Delphes (Tournaire); n° 36, p. 322, Épidaure (Defrasse); n° 39, p. 346, les Constructions de F. Julien; n° 41, p. 361, la *New-York* (Morin-Goustiaux).

pavillon de l'Équateur, près de la tour Eiffel, dans les hauteurs, sous les corniches, au-dessus de nombreuses bouteilles et denrées de toute sorte, ai-je aperçu quelques modestes châssis d'architecture, — les Pays-Bas 9, l'Espagne 6, la Roumanie 6, la principauté de Monaco 6, le Portugal 5, la Suisse 4, Saint-Marin 4, le Japon 3, la Bosnie 3, la Grèce 2, l'Italie 2, la Turquie 1.

Le catalogue ne comprend aucun exposant pour la Belgique, la Bulgarie, le Luxembourg, le Mexique, la Norvège, le Pérou, la Russie et la Serbie.

A l'Exposition décennale, la France compte 144 exposants; à l'Exposition centennale, 58.

La Grèce et l'Italie, vous l'avez bien lu, ne comptent chacune que deux exposants!

Si les descendants d'Ictinus et de Vitruve se sont abstenus, nous retrouverons de nombreux amis ou de trop zélés admirateurs de l'art grec et de l'art romain dans nos promenades à travers les envois de nos confrères étrangers.

Le nombre total des exposants est donc, si je ne me trompe, d'environ 520. En comptant une moyenne de trois œuvres par exposant, on arrive au chiffre respectable de plus de quinze cents œuvres exposées.

Si intéressant que fût pour moi l'examen de ces œuvres, en grande partie remarquables, leur description ne saurait entrer dans cette étude. Une classification par nationalité, par école, une généralisation s'imposent. Je citerai quelques œuvres, quelques noms, m'excusant par avance auprès des exposants de procéder d'une façon aussi sommaire. Ce n'est pas indifférence pour leurs ouvrages, loin de là, mais déférence pour la fatigue de nos lecteurs.

ÉTRANGER

Au Grand Palais, aux Invalides, au quai d'Orsay comme au Champ de Mars, l'Allemagne n'a rien négligé pour tenir dans l'Exposition une grande, très grande place. Elle y a réussi. L'effort est immense, le talent déployé considérable. La note gaie, la note aimable, le charme, la souplesse, la

finesse, quelquefois même le goût, peuvent faire défaut, mais, dans cette austérité un peu trop générale, un peu monotone lorsqu'elle se produit dans toutes les parties d'une Exposition universelle, quelle tenue ! quel besoin de s'affirmer ! j'ajouterai quelle discipline ! Partout on sent comme un mot d'ordre. On dirait qu'une censure sévère a présidé aux installations comme aux envois.

L'exposition allemande est solennelle. Dans les galeries de l'esplanade des Invalides, à droite et à gauche d'une large baie d'une composition austère occupant le fond d'un atrium pavé de dalles de pierre et de marbres, deux cavaliers bardés de fer, lance au poing, perchés sur de hauts piédestaux, les colossales statues en bronze de Rodolphe de Habsbourg, Henri Ier, Otto Ier, Maximilien; au centre un immense aigle en bronze, les ailes éployées, le tout se détachant sur un fond d'architecture d'une solidité, d'une sobriété voulues, tel est le cadre dans lequel se présente l'exposition allemande. Et cette note sévère, nous la retrouverons partout. Le fer, le bronze dominent avec une allure toujours guerrière. Dans cette fête de la paix, le peuple allemand ne désarme pas.

Surmontant la baie, une grande composition en mosaïque sur fond or représente l'Allemagne debout, l'épée à la ceinture, une branche de palmier à la main. Par cette grande baie le visiteur pénètre dans un vestibule voûté, un peu sombre, mais richement décoré de mosaïques, de revêtements de bronze et de marbre. Ce vestibule donne accès à des salons contenant une exposition de mobiliers; d'autres salons sont disposés sur les côtés de l'enceinte. Dans les angles, deux autres vestibules circulaires, d'une composition originale, avec colonne en mosaïques au centre, d'où s'échappent des branches et des enroulements en raccordement d'une voûte demi-sphérique, conduisent chacun à des escaliers d'une belle venue.

Je me suis étendu sur cette partie de l'Exposition parce qu'elle représente, plus que les autres peut-être, le véritable esprit qui a présidé à toutes les autres installations allemandes.

Au Grand Palais, dans les salons de peintures et dans leurs abords, même recherche de faire grand et sévère.

Au Champ de Mars, la Société des ingénieurs allemands s'annonce par un immense portant, d'une belle ordonnance et retient l'attention, même des profanes, par une représentation fort habile, en perspective et en couleur, de ses ponts et de ses viaducs. Certaines de ces aquarelles, fortement rehaussées de gouache, sont tout à fait remarquables.

Plus loin, la métallurgie offre une grille monumentale que les fanatiques de l'art nouveau détailleront certainement dans leurs rêves.

Le pavillon allemand du quai des Nations est une des conceptions les plus originales et les plus heureuses de cette inoubliable féerie qui s'étend, pour le plaisir des yeux, sur la rive gauche de la Seine, du pont des Invalides au pont de l'Alma.

Sans perdre de sa gravité dans les détails, ce pavillon est élégant, d'une silhouette accentuée et de bon aloi. Un grand pignon, à ressauts ajourés, faisant face à la Seine, est flanqué de tourelles et d'une haute tour agrémentée de bretèches ; sur les murs extérieurs et pignons, de vigoureuses peintures à fresques racontent les légendes germaniques et les scènes allégoriques des grands compositeurs allemands ; les tuiles, les bronzes et les ors des toits et des flèches ajoutent à cet ensemble une note chaude et vibrante. Cette construction, de style renaissance allemande, fait le plus grand honneur à l'architecte, M. Jean Radke.

A l'intérieur, dès l'entrée, on retrouve dans le vestibule et dans l'escalier l'impression austère de l'exposition de l'Esplanade. Si l'on pénètre dans les salles du premier étage qui contiennent la galerie Frédéric II du palais de Postdam, merveilleuse collection de l'école française du dix-huitième siècle, l'impression change subitement. Le contraste alors est frappant. Watteau, Pater, Lancret, Chardin vous reçoivent avec leur grâce et leurs sourires. Vous revoyez la douce France, avec toute sa gaieté, son esprit et cette délicieuse légèreté qui n'exclut pas les grands élans vers les plus hautes conceptions d'humanité, de liberté et d'amour. Cet esprit si

français, si purement français, est là condensé, à l'exclusion de tout autre, dans ces quelques toiles qui toutes sont des œuvres d'enfants de France et que, peut-être, nous ne reverrons plus. Aussi, quelles heures délicieuses passées dans ce lieu charmant ! Grâce aux mesures prises par le commissaire général de l'exposition allemande, à l'obligation de présenter une carte qui vous était, du reste, libéralement envoyée sur simple demande, on pouvait, en toute tranquillité et sans presse, s'oublier dans l'admiration de ces chefs-d'œuvre. Le tour de clef sonore d'une sorte de grand geôlier à figure impassible, permettant l'entrée par petits groupes de visiteurs, le tour de clef pour la sortie, étaient les seuls bruits qui troublaient ce doux recueillement.

Et maintenant que ces belles œuvres, qui fleuraient si bon le pays de France, sont parties, on se trouve partagé entre le bonheur d'avoir pu les admirer, la douleur de les savoir en mains étrangères, éprouvant par-dessus tout, un vif sentiment de fierté de savoir que là-bas, en pays germain, des enfants de France chantent et chanteront toujours la gloire de l'art français, de l'esprit français, et sont applaudis sans réserve.

Revenons au Grand Palais.

Les dessins des architectes allemands occupent deux salles du rez-de-chaussée. Ils s'étalent avec une certaine majesté dans d'immenses cadres, quelques-uns très richement décorés. Ce sont pour la plupart des perspectives de grande dimension, largement traitées, soit à la plume, soit lavées à l'encre de Chine rehaussée de crayon noir, soit à l'aquarelle.

Les œuvres exposées sont toutes, à très peu d'exceptions près, des représentations d'édifices publics : musées, hôtels de ville, églises, palais de justice, gares de chemin de fer et quelques rares maisons de commerce traitées avec l'ampleur d'édifices publics. Le jury chargé de la réception des envois n'a dû admettre que les œuvres d'une correction parfaite. On eût aimé pourtant, à côté de ces grands et beaux dessins, voir l'architecture allemande de plus près, vivre dans l'intimité de la vie des châteaux, des demeures d'artistes ou bourgeoises, des habitations ouvrières. On eût désiré,

à côté de cette tenue de cérémonie, voir l'architecte en plein travail de composition, ouvrir ses cartons, en sortir des esquisses qui nous auraient appris par quelles pensées, par quels procédés passent son imagination et son crayon avant de revêtir la forme définitive de l'exécution. Le pavillon de l'Allemagne du quai d'Orsay contient bien quelques dessins d'architecture privée ou industrielle, mais je pourrais leur faire le reproche inverse. Ce sont plutôt des dessins d'agents voyers subalternes, exécutés sans grand souci de la composition ni de la forme. Au Grand Palais, la plupart de ces humbles dessins auraient fait, je l'avoue, triste figure à côté de leurs majestueux voisins.

Si l'on examine dans ses détails l'exposition allemande du Grand Palais, on reste ravi de l'habileté de M. Seidl dans ce superbe dessin à la plume de la façade des musées nationaux, à Munich ; de M. Haller, dans sa représentation de l'hôtel de ville de Hambourg, haut beffroi au centre, architecture Renaissance, avec quelque inspiration d'architecture florentine dans les parties basses, inspiration d'architecture flamande dans les parties supérieures et les pignons. M. Hocue expose des bains populaires à Munich, composition importante, mais façades sans grand caractère. M. Licht, dans un dessin très clair, très séduisant, très personnel, nous présente l'hôtel de ville de Leipzig.

Avec tous mes regrets d'être aussi sobre de détails, j'en ai dit plus haut la raison, je dois encore citer la coupe perspective du Palais de Justice de Munich, par M. Thiersch ; le grand dessin à la mine de plomb de l'hôtel de ville de Hanovre, par M. Eggert ; une maison de commerce à Berlin, d'une grande allure, par M. Ende ; l'hôtel de ville de Munich, beffroi au centre, architecture renaissance allemande d'une heureuse silhouette, par M. Hauberisser ; la brasserie royale, à Munich, par M. Littmann ; le pont sur le Rhin près de Worms, deux grands dessins perspectifs, aquarelle vigoureusement rendue, par M. Hofmann ; l'église de Luther à Berlin, par M. Otzen ; la Banque de Leipzig, par M. Rossbach ; l'église mémoriale de l'empereur Guillaume à Berlin, par M. Schwechten, grande perspective puissamment colorée, dans

un imposant cadre en chêne ; la station centrale de Cologne, grand dessin perspectif, par M. Frentzen ; le musée des métiers, à Stuttgart, par M. Neckelmann ; les beaux dessins à la plume de l'hôtel de ville de Nuremberg, par M. Pylipp ; le bien original petit hôtel de ville de Charlottenbourg, dessin à la plume, par M. Reinhardt ; dans un cadre à compartiments d'une composition originale, dont les montants représentent des troncs et des tiges d'arbres, la traverse basse un enchevêtrement de racines, la traverse haute d'épaisses frondaisons, cinq petites églises de village, bien modestes comme il convient, et très naïvement et gentiment présentées par la plume de M. Schilling ; une aquarelle représentant l'exposition de navigation, située près de l'entrée de l'avenue de La Bourdonnais, construction très pittoresque et amusante avec sa mer aux colorations si vigoureuses, si vraies, roulant dans une haute frise, avec ses personnages en cul-de-lampe et son phare aux vives couleurs qui serait, m'a-t-on dit, une imitation du phare de Hambourg, par M. Thielen ; un beau dessin à la plume de l'église réformée de Leipzig, par M. Weidenbach ; l'entrée du Jardin zoologique à Berlin, en architecture chinoise — pourquoi chinoise? — de M. Zaar, et enfin une grande perspective en couleur du pavillon d'Allemagne, de M. J. Radke, dont j'ai fait plus haut le plus sincère éloge.

Les architectes allemands ont obtenu deux grands-prix, quatre médailles d'or, neuf médailles d'argent, sept médailles de bronze et dix mentions. C'est un beau succès, bien mérité.

Passons en Autriche.

L'impression est toute différente. La recherche de bien faire est grande aussi ; mais toute trace de rudesse a disparu, pour faire place à plus d'élégance, plus d'amour du confortable. Dans les galeries de l'Esplanade, rappelez-vous le bon goût, le bel effet de ces tentures vert et or, ces branches de feuillages d'or s'enroulant dans les croisillons de l'ossature des poutrelles et en effaçant la sécheresse, ce large escalier à deux révolutions conduisant au salon d'honneur du premier étage, grande galerie d'un aspect un peu froid peut-être ; à droite et à gauche, ces ravissants intérieurs viennois ou

ces reproductions de décorations autrichiennes ou hongroises, et le style Empire dans ce qu'il a de plus austère, côtoyant le *nouveau style* dans ses élancements de lanières les plus hardis, je pourrais dire les plus cinglants.

En bordure de la Seine, le palais de l'Autriche, composé par l'architecte Baumann en imitation de l'architecture nationale du dix-huitième siècle, le pavillon de la Hongrie, composé par les architectes Balint et L. Jambor, si remarquable par la variété des différents styles juxtaposés et formant un ensemble si harmonieux pourtant et d'une si belle silhouette, l'intéressante disposition des intérieurs de ces pavillons, tout cela est parfait et a été justement apprécié par les plus fins connaisseurs, comme aussi par le public du dimanche, dont il ne faut pas négliger les suffrages lorsqu'il s'agit d'une exposition qui s'adresse à tout le monde.

Au Grand Palais, l'Autriche compte trente-sept exposants. Cinq médailles d'or, quatre médailles d'argent, deux médailles de bronze ont récompensé des œuvres que nous regrettons de ne pouvoir analyser avec le développement qu'elles méritent. Nous avons déjà cité M. Baumann, l'architecte du palais du quai des Nations. Voici maintenant M. Koning. M. Koning ne cache pas son goût pour l'architecture luxueuse classique. M. Forster a les mêmes tendances, avec plus de modération cependant. M. Luntz nous présente, dans un très joli dessin perspectif à la plume, l'église jubilaire (*Jubilaumskirche*) de l'empereur François-Joseph et la chapelle commémorative de l'impératrice Élisabeth à Vienne. M. Neumann nous transporte dans la montagne avec ses chalets si pittoresques. M. le baron de Kraus expose une vue d'un pilier du pont *Franzensbrücke,* sur le canal du Danube, à Vienne. A remarquer également un grand dessin à la plume de M. Prokop, reproduction du château de Pernstein, en Moravie ; la façade ouest de l'église Saint-Étienne, à Vienne, dessin de M. Hermann ; les photographies de l'hôtel Kreutzherren, à Vienne, de M. Mayreder.

La Hongrie compte treize exposants, avec deux grands-prix, trois médailles d'or, une médaille d'argent, une médaille de bronze, une mention.

La Croatie et la Slavonie comptent trois exposants, avec une médaille d'argent et une médaille de bronze.

Les auteurs du palais du quai des Nations, des installations des classes et d'autres pavillons isolés, MM. Balint et Jambor, sont des fanatiques de l'art nouveau ; ils paraissent de force à lutter de hardiesse avec notre ami L. Bonnier, dont nous aurons à examiner les œuvres lorsque nous rentrerons en France, et avec notre jeune confrère Guimard, *architecte d'art* et du Castel Béranger. En de superbes dessins vigoureusement et savamment aquarellés, M. Hauszmann, professeur à l'École polytechnique de Budapest, nous présente le palais royal de la capitale de la Hongrie. La façade côté de l'Orient, avec son dôme central, son péristyle d'entrée et ses pavillons en aile et en retour, a grand air, très grand air. Des rampes, des terrasses, des parterres précèdent le palais et l'accompagnent magistralement. La façade côté de l'Occident, moins découpée, et perchée sur un haut soubassement dominant les parterres, est fort belle aussi. M. Hauszmann aime l'architecture du grand siècle ; son palais rappelle Versailles. On pourrait plus mal s'inspirer. M. Hauszmann expose encore le Palais de Justice de Budapest en un dessin perspectif à la plume et au lavis, d'une architecture puissante. Des plans et des dessins accompagnent ces envois ; ils sont malheureusement placés trop haut pour pouvoir être examinés avec profit. M. Alpar, dans de très intéressants dessins, expose l'édifice du groupe historique principal de l'Exposition millénaire, à Budapest. La Commission nationale des monuments historiques envoie une série d'aquarelles des édifices religieux de la Hongrie. Citons encore M. Fischer, l'architecte de la charmante boulangerie-pâtisserie située aux quinconces des Invalides.

Dans un grand triptyque, les architectes des États-Unis exposent ensemble leurs œuvres en superbes photographies. Les dessins font totalement défaut. Du moins n'en ai-je pas vu. Les Américains sont gens pratiques. Le temps est de l'argent. En quelques secondes un coup d'objectif remplit le même rôle, et souvent d'une façon plus flatteuse, qu'un

nombre incalculable de coups de tire-lignes, exigeant quelquefois un nombre incalculable de dollars et de semaines de labeur. Contentons-nous donc des photographies. Ramassées en un seul point, elles nous permettent, sans nous fatiguer les jambes, mais non sans une certaine fatigue des yeux et une grande tension d'esprit, de dégager les différents types des bâtisses de nos confrères.

Les Américains n'ont pas d'histoire et se sentent à l'aise, n'étant pas emprisonnés par le respect des traditions. Ils voyagent beaucoup et facilement. Le trajet de New-York à Paris leur cause certainement moins de trouble que n'en causait à nos pères et peut-être à nous-mêmes le voyage de Paris à Lyon. Tout jeune Américain qui se respecte fait son tour d'Europe, sinon son tour du monde, et ses études ne sont pas complètes s'il n'a séjourné en France, en Italie, visité la Grèce, l'Angleterre, l'Allemagne. Paris et surtout notre École des beaux-arts l'attirent, et tous, plus ou moins, nous comptons des Américains comme camarades.

Cette facilité de déplacement les rend propres plus que d'autres peut-être à s'assimiler l'architecture des différentes nations. Il est vrai que la diffusion des publications, les photographies donnent aux malheureux sédentaires l'illusion des voyages, ou tout au moins quelques aperçus sur l'architecture du dehors.

Étant de ces malheureux sédentaires qui n'ont pas encore traversé l'Atlantique, je dois donc me faire une idée de l'architecture américaine par les envois photographiques de nos confrères.

De ses voyages l'architecte américain paraît avoir surtout rapporté et implanté l'architecture classique italienne. L'architecture de la Renaissance française a aussi ses adeptes. Certains Américains ayant conservé leurs goûts d'origine introduisent l'architecture si pratique, si confortable des Anglais. Enfin, de plus hardis, estimant que le citoyen américain doit s'affirmer, doit faire grand, ont imaginé ces citadelles à nombre incommensurable d'étages dont l'érection a causé l'étonnement du vieux monde, mais qui pourraient bien, me suis-je laissé dire, ne plus jouir longtemps de l'engouement

de la première heure. Une photographie d'ensemble de la ville de New-York, prise de la rivière d'Hudson, donne une idée de cette plantation bizarre de maçonnerie gigantesque.

Les États-Unis comptent quarante-cinq exposants et reçoivent deux médailles d'or, huit médailles d'argent, trois médailles de bronze.

M. Carrère semble avoir réalisé l'un des programme des notre ancien professeur de théorie de l'École des beaux-arts, j'ai nommé J. B. Lesueur, le programme bien connu de ceux de ma génération et de nos aînés : *Villa pour un riche amateur, sur le bord d'un lac*. En dehors de l'habitation proprement dite et des communs qui ne devront rien laisser à désirer sous le rapport du luxe et du confort, on devra disposer : pavillons d'agrément dans le parc, nymphées, exèdres et statues, pièces d'eau, rampes et terrasses, petit port pour gondoles ou yachts, etc., etc. Le riche amateur, M. Bénédict, paraît avoir donné carte blanche à M. Carrère, qui, pour se conformer plus encore à l'esprit du programme du *père* Lesueur, a traité toutes ses constructions en architecture italienne.

M. Carrère manie, du reste, aussi bien l'architecture mauresque, il le prouve dans son hôtel Ponce de Léon ; et l'architecture grandiloquente, ainsi qu'en témoigne la bibliothèque publique de New-York. Cet édifice rappelle les compositions classiques fort en honneur à notre salle Melpomène, dans les concours du grand-prix de Rome. Le plan est d'une belle conception, mais la façade est vraiment d'un style trop solennel et trop connu. Le talent de M. Carrère devrait l'entraîner à un peu plus de liberté et d'originalité.

M. Hunt (R. M.) expose trois maisons de campagne de haut luxe. Les façades, inspirées de la Renaissance française, en sont très agréables.

La Bibliothèque publique de Boston, de M. Mackim, est un composé de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, de Labrouste, et de la façade sur cour de l'École des beaux-arts, de Duban. La Bibliothèque de *Columbia College*, avec sa façade de dix colonnes ioniques surmontée d'un acrotère, rappelle l'architecture chère à Hippolyte Lebas. C'est tout dire.

Le Bureau d'émigration à *Ellis Island,* de M. Boring, est une œuvre intéressante, bien qu'il y ait une certaine lourdeur en ses détails.

Dans le type de l'architecture anglaise, M. Cope expose trois constructions qui lui font grand honneur.

A citer également, entre beaucoup d'autres, M. Day et M. Shepley.

Nous ne pouvons pas quitter les États-Unis sans saluer l'important palais élevé en bordure du quai des Nations par M. Coolidge et notre compatriote M. Morin-Goustiaux.

L'Angleterre compte trente-six exposants, avec cinq médailles d'or, neuf médailles d'argent, quatre médailles de bronze.

Moins avares de leur temps que nos confrères d'Amérique, les Anglais offrent une collection de dessins et d'aquarelles du plus grand intérêt. J'en citerai quelques-uns, je devrai presque dire au hasard.

MM. George et Yeates exposent, en deux cadres, de jolis dessins à la plume et sépia spirituellement enlevés.

M. Lutyens nous donne les dessins du pavillon royal britannique du quai des Nations. Ce pavillon, très modeste auprès de ses voisins plus montés en silhouette, mais si joliment, si pratiquement aménagé à l'intérieur, serait la reproduction d'un château situé à Bradford-sur-Avon, près de Bath, et considéré comme l'un des plus intéressants spécimens de l'architecture nationale.

MM. Webb et Bell exposent l'École navale royale, à Dartmouth, vaste conception dont les façades se rapprochent du style Louis XIV, et le nouvel hôpital, à Horsham, grande construction en brique, — la pierre réservée seulement pour les chaînes, les corniches et les encadrements de fenêtres, — d'une architecture purement anglaise.

M. Emerson expose un palais d'architecture indienne, pour S. A. le défunt maharajah de Bhaunagar, et une importante maison à Londres, architecture renaissance de très jolie proportion.

M. Burnet, dans son Athénée, à Glasgow, fait preuve d'un réel talent.

Remarquons également les bureaux de la *Sun Insurance*, à Glasgow, architecture un peu lourde inspirée de la renaissance allemande, de M. Leiper ; les jolis dessins à la plume de M. May ; les nouveaux bureaux du *North Eastern Railway*, à York, de M. Field, d'un style assez austère et dont l'entrée ne manque pas de grandeur ; le couvent de la Toussaint, de M. Stokes, composition agréable et très mouvementée ; et le très monumental hôtel de ville de Cardiff, de MM. Lanchester, Stewart et Rickards.

Le Danemark compte trente-deux exposants.

M. Kyroe, chargé des travaux d'agrandissement de l'hôtel de ville de Copenhague, nous montre, dans une grande maquette en plâtre, le beau caractère de cet important édifice.

M. Pesner expose des maisons ouvrières, façade d'un caractère sobre, coupée de distance en distance par les saillies des escaliers. MM. Holm et Storch ont un penchant pour l'architecture renaissance italienne. MM. Rosen, Clausen, Fischer, Kampmann me semblent plutôt, comme M. Pesner, s'en tenir à l'architecture de leur pays, et je les en félicite.

A l'entrée de la rue des Nations, le joli pavillon royal de Danemark, avec ses bois apparents tranchant sur les murs enduits à la chaux, ses fenêtres à petits carreaux et ses sculptures sur bois si originales, est l'œuvre de M. Koch. Tous nos compliments !

Pendant le moyen âge et la Renaissance, plus tard au dix-septième et au dix-huitième siècle, et l'on peut dire jusqu'à nos jours, les artistes suédois, nous apprend M. Georg Nordensvan dans une intéressante notice sur l'art suédois, allaient chercher leur inspiration en Allemagne, en France et en Hollande. Vers la fin du dix-septième siècle, toute une légion de peintres, de sculpteurs et d'artisans français furent même attirés à Stockholm pour l'édification du nouveau château. Mais aujourd'hui, M. Nordensvan le constate avec une joie patriotique, l'artiste suédois, las d'être le tributaire

de l'étranger, veut être lui-même. L'art importé a fait place à l'art véritablement national, qui, depuis des temps très anciens, s'était développé dans le peuple et s'y était naïvement conservé. « .... Plus de champs de blé de la Picardie, dans le « coloris grisâtre de l'été français, avec le soleil caché der- « rière un voile de nuages blancs (*sic*), s'écrie M. Nordensvan, « plus de scènes du littoral de la Manche, plus de scènes « des rues de Montmartre, plus de scènes de demandes en « mariage de Düsseldorf, et plus de modèles de Munich tra- « vestis en personnages historiques; mais des sujets du pays « natal, avec ses neiges et ses verdures d'été, ses nuits étoi- « lées et ses éclatants effets de soleil. Est-il besoin de dire « que, par cette communion plus intime avec la nature, la « manière de la sentir est devenue plus profonde, plus vraie, « plus intense ?... »

Et de même l'architecture renoncerait à ses inspirations étrangères. C'est à l'atelier d'Hippolyte Lebas, le *père* Lebas, que l'un des maîtres suédois s'est formé ; c'est sur son propre terroir que désormais l'architecture entend prendre racine.

L'art manuel, de son côté, a recherché ce qu'il y avait d'original dans les ouvrages en bois.

Le pittoresque pavillon de la Suède, sur le quai des Nations, est une éclatante revanche de l'art national, trop longtemps méconnu. Quelle surprise, quel enchantement pour nous, habitués aux formes d'architecture plus ou moins classiques, de voir s'élever ce monument étrange, avec son air de bateau à tourelles, ce colossal nougat, me disait irrévérencieusement quelqu'un, arborant si fièrement ses drapeaux et le grand pavoi aux petites flammes multicolores clapotant à la brise, et qui venait si gentiment prendre sa place dans ce grand concert des pavillons de toutes les nations !

Mais l'exposition des œuvres de nos confrères suédois n'a pas encore répudié, comme le dit M. Nordensvan, les errements d'autrefois. C'est ainsi que les œuvres de M. Johanson, édifice du Parlement à Stockholm et ses maisons de banque, sont étudiées dans le goût italien avec un sentiment Louis XIV. Par contre, son projet d'hôpital à Danviken, avec ses pignons, son beffroi, ses tourelles d'une architecture

tout en silhouette, fait plaisir à voir. Et ce projet est si joliment présenté en une claire perspective, au milieu d'un paysage si délicieusement enneigé !

M. Lindgren prend encore ses modèles dans le style français du dix-huitième siècle. M. Zettervall produit trois types de gare, études intéressantes où le style national entre en lutte avec le style italien, qui ne veut pas céder. Très remarquables sont les envois de M. Boberg : usine à gaz de Wartau, à Stockholm, grande construction en brique, avec beffroi au centre ; poste de pompiers à Gefle, beaucoup de caractère avec sa tour massive sur l'angle et ses deux larges baies trapues sur la façade, pour l'entrée et la sortie du matériel ; et le nouvel édifice de la poste à Malmoe, en cours d'exécution, original avec ses deux tours d'angle qui flanquent les façades en si ferme et franche silhouette. Voilà de la bonne architecture saine et robuste, dont M. G. Nordensvan, dans son amour-propre national, doit être fier.

Ajoutons que M. Boberg est l'architecte du pavillon suédois.

L'exposition des architectes des Pays-Bas est surtout composée de photographies.

M. Berlage ne peut être accusé d'aller chercher ses inspirations à l'étranger. Il reste hollandais, bien hollandais. Ses maisons d'assurances contre l'incendie, sa maison de campagne, ses intérieurs avec escaliers en brique et pierre, dénotent un architecte de talent qui sait comprendre les besoins, les ressources de son pays et ne se laisse pas détourner de son chemin par des questions de mode ou d'exotisme. Je dirai la même chose de M. Gosschalk pour sa gare de Groningue ; de M. Mutters pour sa grande maison d'angle avec son beau couronnement en attique, pour son petit hôtel à deux étages, ses charmantes études d'escaliers intérieurs, sa façade polychrome du plus séduisant effet ; de M. Verheul pour son temple protestant, d'une composition si franche.

M. Molenaar, en une série de photographies, expose beaucoup d'églises dont il n'y a trop rien à dire. J'aime mieux son joli groupe de trois maisons exécuté à la Haye, qui obtint

du reste le premier prix dans le concours de façades en 1896. Les bretèches, pignons, échauguettes, tourelles sur cul-de-lampe, dans une silhouette d'ensemble fortement accusée, sont du plus gracieux effet.

L'exposition de M. Salm est très, je dirais presque trop, importante. M. Salm eût pu faire un choix plus sévère dans son envoi. Usines, maisons de rapport, villas et châteaux, motifs funéraires ou de réjouissances publiques sont traités par M. Salm avec un amour de l'éclectisme qui lui permet de satisfaire tous les goûts de ses clients, mais lui fait perdre de la personnalité que lui assurerait son grand talent.

Je voudrais parler aussi des œuvres de M. Arkel, qui cherche à sortir du « déjà vu », de M. Frowein avec ses intéressantes maisons ouvrières si simplement, si bien étudiées, et de M. Sluyterman; mais il faut me borner.

Le jury, en accordant des médailles à tous les exposants, trois médailles d'or, quatre médailles d'argent, deux médailles de bronze, a dit, mieux que je ne le saurais faire, l'intérêt de cette belle manifestation de l'art hollandais.

Les Pays-Bas ne figurent pas au nombre des pavillons de la rue des Nations, et c'est grand dommage. Mais, au Trocadéro, quel ensemble pittoresque forment ces trois édifices des Indes néerlandaises! Au centre, la reproduction du temple Djandi-Sari de Java, éclatant de lumière par le jeu de cette infinie variété de sculptures sur un monument tout blanc. A droite et à gauche, d'une coloration vigoureuse au contraire, ces élégants chalets avec leurs bois sculptés et polychromes, et leurs toits de chaume saillants en courbes accentuées et qui représentent les différents types des maisons de Sumatra.

Six architectes espagnols seulement avaient exposé. Parmi les principales œuvres, nous signalerons la basilique à sainte Thérèse, à Alba de Tormès, par M. Repullès y Vargas, et un projet pour la restauration de la cathédrale de Burgos, par M. Lamperez y Roméa. La plus belle manifestation de l'architecture espagnole à l'Exposition est le pavillon du quai des Nations, construit par M. Urioste y Velada, dans le style de la renaissance espagnole et composé de détails empruntés aux

plus curieux monuments historiques du royaume : l'Alcazar de Tolède, l'Université de Salamanque, etc.

Comme pour l'Espagne, la plus belle manifestation de l'architecture roumaine est le pavillon élevé par notre compatriote Formigé dans la rue des Nations. Formigé était allé en Roumanie s'inspirer de l'architecture nationale. Nous lui devons deux des œuvres les plus remarquables de cette partie de l'Exposition, et toutes deux malheureusement mal placées, en seconde ligne : le pavillon officiel et le cabaret roumain.

Dans l'important pavillon de la principauté de Monaco, construit sur le quai par MM. Médecin et Marquet, entre les pavillons de l'Espagne et de la Suède, et qui serait la reproduction du palais des Grimaldi, nous remarquons d'intéressants projets de MM. Eug. et Jean Marquet. Figurent également dans ce pavillon les œuvres de deux architectes français : M. Deleforterie expose un projet de musée océanographique à Monaco ; M. Schmit, dans une vue perspective et des photographies, le nouveau salon du Casino de Monte-Carlo. Le brillant Casino de Monte-Carlo fut, on se le rappelle, édifié par le regretté maître Charles Garnier.

En Portugal, M. Bermudes expose un projet pour la reconstruction de l'église des Hiéronymites de Bélem, et pour la restauration du monastère et son adaptation à un musée national ; M. Silva, un projet de gare centrale à Porto, où l'on reconnaît l'influence de son maître, M. Laloux.
L'intéressant pavillon du Portugal, rue des Nations, est l'œuvre, m'a-t-on dit, de MM. Monteiro et Bischoff.

En Suisse, M. Meyer, élève de l'École des beaux-arts et de M. Guadet, expose les plans de la décoration de la section suisse à l'Exposition et du chalet élevé au Champ de Mars. C'est à peu près le seul envoi à signaler.

Je regrette de ne pouvoir parler des œuvres de nos con-

frères de la république de Saint-Marin et du Japon. Il y a une lacune dans mes notes et dans ma mémoire.

Je sais pourtant que M. le commandeur F. Azzuri, architecte du gouvernement de Saint-Marin, exposait, en trois dessins, le palais du gouvernement, le nouveau cimetière, la nouvelle tour du Borgo, et qu'il a été récompensé d'une médaille d'argent.

Je sais également que M. Heizayémon Ito a été récompensé d'une médaille d'or pour son projet d'un palais japonais et que ses compatriotes Kawabi et Shimada ont obtenu chacun une mention.

Le petit pavillon de Saint-Marin, situé au pied de la tour Eiffel, est l'œuvre de notre compatriote M. Toudoire.

Quant au joli pavillon du Japon, tout plaqué d'or, il aurait été exécuté par M. Ch. Régnier dans le vieux style du septième siècle de notre ère. On n'oubliera pas ce coin charmant du Trocadéro qui comprenait l'exposition du Japon, ce parc minuscule avec sa pièce d'eau, ses passerelles et ses pelouses mouvementées, ses pavillons et ses bazars. Ceux qui ont eu le bonheur d'assister à la fête des chrysanthèmes, donnée par M. le commissaire général du Japon, garderont le souvenir de cette réception véritablement princière dans un décor merveilleux.

Avec ses grands murs nus, blanchis à la chaux, ornés de moucharabys et d'élégants balcons, sa tour rappelant les donjons des vieux manoirs, le pavillon de la Bosnie et de l'Herzégovine, placé sur le quai des Nations, entre le luxueux château autrichien et le groupe des constructions si richement variées de la Hongrie, jette sa note claire, séduisante dans son originale simplicité. L'intérieur en est tout à fait remarquable. Un vaste hall abrite les objets exposés, dans un encadrement de sculptures sur bois, de balcons et loggias d'une grâce infinie. Une belle frise représentant la Bosnie à travers les âges, en décore toute la partie supérieure.

Nous y trouvons les dessins des constructions élevées à Sarajevo et dans d'autres villes bosniaques par M. Vancas de Pozega. La note dominante est l'architecture musulmane

avec ses coupoles et ses minarets. Nous examinons avec intérêt les très importants travaux de viaducs, si nombreux en ce pays de montagnes. Un pont de chemin de fer, entre autres, jeté sur la Narenta, torrent encaissé près de Jablanica, retient particulièrement notre attention.

Qui de vous, dans ses voyages en chemin de fer, n'a pas éprouvé une sensation douloureuse lorsque, perdu dans l'admiration d'un splendide panorama, il a vu tout à coup se dresser, entre le paysage enchanteur et lui, un écran métallique en treillis qui, le narguant dans une danse folle en zigzag, lui cache la plus belle partie du décor?

Allez donc compter vos peines à messieurs les ingénieurs. Ils souriront, vous traitant de poète ou d'artiste, dépourvu de toute notion des choses pratiques. Ils vous répondront par la nécessité d'abandonner l'ancien système de construction, à cause des nouvelles et puissantes machines marchant à 120 kilomètres à l'heure... ou à la mort, par les exigences de la batellerie qui ne permettraient pas de prendre le supplément de hauteur des poutrelles en dessous du niveau de la voie ferrée. A cela on pourrait riposter que le pont d'Asnières, sur lequel passent, paraît-il, plus de six cents trains par jour, et non des moindres, résiste bien cependant. Mais patience! ce vieux pont, à parapets modestes, aura peut-être bientôt vécu et les autres aussi. Braves gens qui, allant à vos affaires ou revenant de la ville, aimez à contempler ces belles rives de la Seine et les gracieuses collines des environs de Paris, hâtez-vous de jouir de votre reste.

J'admets encore toutes ces raisons, si mauvaises qu'elles soient. Je dis mauvaises, car je suis persuadé qu'avec un peu d'étude, en relevant les pentes à quelques centaines de mètres en avant et en arrière des culées, on trouverait facilement la différence de niveau qui donnerait satisfaction à la batellerie incriminée. On objecte à cela la question de dépense. Au public de rire à présent! on connaît les scrupules des compagnies de chemins de fer lorsqu'il s'agit de la caisse des actionnaires. J'admets cependant encore cette objection. Mais, dites-moi, lorsqu'un viaduc passe au-dessus d'un torrent où la batellerie n'a que faire ou d'une profonde vallée où

la batellerie est complètement ignorée, pourquoi nous encaisser dans votre affreuse boîte à treillis? Eh bien, ce qui me retenait devant le pont de la Narenta, c'est la solution bien simple qu'avait trouvée le constructeur bosniaque. Croyant devoir employer le système des poutres en treillis, il s'était bien gardé de masquer la vue splendide des ravins et des montagnes environnantes. La poutre s'appuyait d'une roche à l'autre, en arc de cercle renversé, comme pour bien accentuer l'intention de l'artiste constructeur. La voie passait dessus; rien de plus simple et tout le monde était satisfait.

Cette petite promenade en chemin de fer nous amène en Italie, à Rome, au Monte-Citorio, devant la nouvelle salle de la Chambre des députés. L'architecte, M. Calderini, qui est également l'auteur du nouveau Palais de Justice et du quadriportique de la basilique de Saint-Paul, dans une notice assez détaillée, analyse son projet. Devant agrandir l'ancienne salle, il s'est servi, le plus possible, des constructions du palais, « donnant à la décoration cette impression grandiose « qui constitue le caractère de l'art du Bernin et que cet « ancien architecte a gravé solennellement sur la façade ».

En dehors de ce projet qui représente, aux Champs-Élysées, le seul envoi, la seule manifestation de l'architecture italienne, il faut citer le palais du quai d'Orsay, qui ouvre magistralement la marche dans cette revue des styles de toutes les nations. Cette importante construction, si goûtée du public, est surtout inspirée de l'architecture des édifices de Venise et de l'église Saint-Marc. Elle a été érigée par MM. Ceppi, Gilodi et Salvadori.

Si les envois des architectes font défaut aux Champs-Elysées, j'ai pris grand intérêt à examiner, au palais du quai d'Orsay, les relevés et les compositions des élèves des cours d'architecture, des écoles supérieures d'art appliqué à l'industrie et des écoles professionnelles d'art décoratif des principales grandes villes : Rome, Florence, Venise, Milan, Naples, Bologne, Modène.

Pourquoi ce pays si richement doté en merveilles, qui est le rendez-vous des artistes du monde entier, produit-il, dans

les expositions universelles, ces œuvres qui sont un supplice pour les hommes de goût? Je ne connais rien de plus affligeant que le succès obtenu par les mièvreries de la sculpture moderne italienne. Je parle de la sculpture dite marchande, non de celle exposée au Grand Palais. Et quand je passe devant une de ces *boutiques* de l'Esplanade, d'où s'écoulent, comme pour mieux en souligner l'indécente réclame, ces rubans de petits carrés de bristol révélant la cohue des acheteurs, lorsque je lis, écrit en gros caractères, au-dessus de ces horreurs: *« Tout vendu, on reproduit sur commande »*, je pense avec tristesse aux pauvres vrais artistes qui meurent de faim, ignorés du public qui paye. Je songe, pour ne parler que des sculpteurs, à J.-Louis Briant, dont l'œuvre dernière est pieusement conservée à l'École des beaux-arts, sous les arcades de la cour du Mûrier, à cet artiste, pauvre de misère noire, mais riche de la plus belle âme qu'on puisse rencontrer, se laissant mourir de froid, une nuit, dans sa mansarde, pour sauver de la gelée, en l'enveloppant de toutes ses hardes et couvertures, la terre qu'il venait de terminer et qu'il savait un chef-d'œuvre. Y a-t-il rien de plus sublime, de plus douloureusement empoignant? Et si vous le pensez comme moi, n'êtes-vous pas affligés, irrités du succès scandaleux qu'obtiennent près d'un certain public ces marchandises vulgaires, véritable cabotinage de l'art?

Nous voici en Grèce, la patrie d'Ictinus, de Phidias. Que trouvons-nous? Deux exposants. L'un nous montre une chapelle funéraire au cimetière des Batignolles, l'autre un projet de concours pour l'Université de Californie.

En l'absence de tout envoi important qui nous révèle les tendances de nos confrères hellènes, nous pouvons louer sans réserve l'architecte du pavillon de la Grèce, notre compatriote L. Magne. Cette ravissante construction ne tombera pas sous la pioche des démolisseurs comme la plupart de ses voisines, hélas! Transportée à Athènes, elle y servira de musée.

Entre le style classique grec proprement dit et le style grec byzantin, M. Magne a préféré choisir ce dernier comme devant mieux se prêter, sans doute, à l'utilisation future de

l'édifice. Nous ne sommes pas en présence d'une simple copie d'église grecque byzantine; M. Magne a mis dans son œuvre une grande personnalité. A l'intérieur, les feuillages et les fleurs courant dans les croisillons des poutres et des arcs en fer, ou s'épanouissant dans les pendentifs, sont du plus heureux effet, comme aussi la coloration des murs extérieurs, en terre cuite et briques vernissées, et le petit portique avec ses fines colonnettes de marbre blanc portant une charpente apparente en bois de teck d'une étude si délicate.

La Turquie comprend deux exposants; mais l'œuvre la plus intéressante est le pavillon ottoman, construit par notre compatriote M. Dubuisson, entre les palais d'Italie et des États-Unis.

J'ai passé en revue, je crois, toutes les nations étrangères qui ont exposé dans le groupe II, classe 10 : *Œuvres d'art, Architecture.*

Mais d'autres nations, qui ne figurent pas au catalogue, n'en sont pas moins représentées : la Belgique, par la reproduction si attrayante de l'hôtel de ville d'Audenarde, cette merveille d'architecture flamande du seizième siècle; la Bulgarie, par une construction, mélange de style byzantin et d'art musulman, élevée par nos compatriotes MM. Saladin et de Sevelinges; le Luxembourg, par un bel édifice reproduisant des fragments du palais du grand-duc à Luxembourg et construit par notre compatriote et ami Alfred Vaudoyer; le Mexique, par une vaste construction de style néo-grec, qui est, paraît-il, le style adopté par les Mexicains pour la plupart de leurs constructions modernes, architecte M. Anza; la Chine, l'Égypte, par les savantes reproductions de nos compatriotes MM. Masson-Détourbet et Dourgnon; la Norvège, par ce chalet si original construit par M. Sinding-Largin dans le style caractéristique des habitations en bois du pays. Avec ses couleurs vigoureuses vert et rouge, cette frise ajourée de poissons enroulés en une sorte de torsade continue, son grand toit saillant et le petit campanile qui le surmonte, ce chalet tranche d'une façon très nette et très heureuse dans

sa simplicité rustique, sur ses deux riches et puissantes voisines, la Belgique et l'Allemagne.

Le Pérou a trouvé dans notre compatriote et ami F. Gaillard un artiste habile, qui a construit dans la rue des Nations un pavillon du style de la renaissance espagnole, qui sera réédifié à Lima après l'Exposition.

La Perse présente des façades toutes brillantes de faïence et rappelant, paraît-il, l'architecture d'un des monuments les plus intéressants d'Ispahan, le palais Medressey-Maderschabi. Les architectes sont, si je ne me trompe, MM. Vaudremer et Ph. Méria.

Le pavillon de la Serbie est admirablement placé près du pont de l'Alma, à l'entrée du quai des Nations. Surmonté de coupoles, il rappelle l'architecture religieuse serbo-byzantine. Il a été exécuté par notre compatriote Baudry, sur les plans de M. Kapetanovitch, architecte, professeur à l'École des hautes études de Belgrade.

N'oublions pas enfin ce joli petit pavillon du Transvaal, construit par notre compatriote Heubès, où, le cœur plein d'espoir et de foi dans la justice, nous allions couvrir de nos signatures les registres ouverts pour réclamer l'indépendance de ce petit peuple brave entre les braves; où nous allions saluer la figure énergique du président Krüger, ce grand et digne vieillard, dont le voyage projeté à travers l'Europe, et qui s'annonce en France comme une marche triomphale, si l'on peut employer ce mot devant une telle infortune, nous rappelle, en souvenirs cuisants, la démarche de cet autre vieillard, ce grand Français dont, il y a trente ans, l'Europe, égoïste alors comme aujourd'hui, ne voulut pas entendre les patriotiques angoisses!...

J'aimerais à vous parler aussi de l'œuvre importante que notre confrère russe M. Meltzer a élevée sur la colline du Trocadéro, près du palais. Notre ami Boileau a traité si complètement le sujet au point de vue historique et artistique, avec plans et dessins à l'appui, qu'il ne me reste plus qu'à louer avec lui cet ensemble si imposant de constructions, les hautes murailles blanches percées de rares ouvertures, les grandes tours carrées, les flèches en tuiles vernissées, ces

porches trapus, toute cette architecture qui nous fait penser à un climat si différent du nôtre.

Boileau nous a décrit également le curieux petit pavillon de la Finlande, dû au talent d'un jeune architecte finlandais, M. Saarinen. Ce pavillon, en forme d'église de village, est une véritable merveille d'originalité, avec sa grande arcade dont chacun des claveaux porte une tête d'ours sculptée en ronde-bosse et cette autre arcade du pignon avec ses enroulements d'écureuils jouant dans des branchages. L'architecte a puisé largement, pour sa décoration, dans la faune et la flore du pays : ours, rennes, loups, écureuils, grenouilles, plantes aquatiques, pommes de pin, etc. C'est tout un poème.

J'aurais bien d'autres choses à dire sur l'architecture étrangère à l'Exposition de 1900. Je n'ai fait qu'effleurer le sujet. Mais on pourrait trouver qu'après m'être fait tirer l'oreille pour entreprendre ce travail, j'en prends vraiment bien à mon aise. C'est qu'une fois lancé il est difficile de s'arrêter, tant le sujet est captivant et varié. Et puis, il est si bon de revivre ce rêve de six mois, trop vite envolé, hélas !

Je prie donc mes confrères étrangers, si ces lignes leur tombent sous les yeux, d'excuser les imperfections de cette causerie trop sommaire. Elle est pleine de lacunes, je suis le premier à le reconnaître. Peut-être aurais-je dû m'en tenir aux généralités, car j'ai pu paraître peu équitable en citant certains noms et certaines œuvres, en ne citant pas les autres. Quoi qu'il en soit, nous devons adresser nos remerciments à tous nos confrères étrangers qui ont bien voulu participer à cette Exposiiton. Quant à moi, vivant ces quelques journées dans l'intimité de leur travail, il me semblait qu'une confraternité plus intime, une sorte de camaraderie s'établissaient, à distance, entre nous. Je souhaite de faire passer cette sympathie dans le cœur de ceux qui me liront.

Présidant une cérémonie récente, la soirée des adieux, M. Richter, commissaire général de l'Allemagne, se faisait le porte-parole de tous ses collègues des puissances étrangères, et saluait notre Exposition comme « une manifestation des plus grandioses de l'activité humaine, dans tous les domaines

de la vie intellectuelle et matérielle ». Puis, exprimant sa gratitude pour l'hospitalité française, « hospitalité qu'on ne saurait imaginer plus brillante et plus gracieuse », M. le commissaire général ajoutait : « .... De ces multiples relations d'affaires et de société ont pris naissance des liens des plus précieux qui, comme nous l'espérons et le désirons, seront maintenus inébranlables également après la clôture de l'Exposition. » Et M. le Président du Conseil de répondre : « .... Nous aimons trop notre pays pour n'avoir pas souhaité avec passion de voir un rayon nouveau s'ajouter à son auréole de gloire. Nous avons aussi pensé — et votre langage prouve que nous n'étions pas dans l'erreur — que ses hôtes n'apprendraient point à le connaître sans, en même temps, apprendre à l'aimer. L'œuvre qui vient de s'achever laissera — vous avez eu raison de le dire — de grands et profonds souvenirs. C'est la France qui a pu la préparer. Elle n'oubliera pas que ce sont les nations, répondant à son appel, qui lui ont permis de l'accomplir. Paris vous a offert le cadre. Mais, dans son décor merveilleux, que de merveilles vous avez entassées ! Ces palais que vous avez élevés et qu'une ingénieuse pensée avait réunis, rappelaient à quelques-uns les grandes émotions éprouvées en visitant vos capitales. Et ceux qui n'avaient pas de tels souvenirs, apprenaient à connaître et admirer l'infinie variété du génie humain et l'affirmation constante des principes supérieurs du beau.... »

Saluant avec regret ces palais qui vont disparaître, les hôtes qui vont nous quitter : « .... Mais, ajoute M. Waldeck-Rousseau, de l'Exposition il restera quelque chose. Ce n'est jamais en vain que des hommes se réunissent, mettent en commun l'idéal le plus élevé, et, lorsque l'œuvre qui les a rassemblés est une œuvre de concorde, elle survit à l'édifice qui lui avait été élevé. »

Confrères étrangers et vous, mes chers compatriotes, puissions-nous toujours nous inspirer de ces nobles pensées ! Puisse la pénétration qui déjà s'opère dans nos congrès internationaux, comme dans les autres associations ou corps d'état, se faire plus profonde encore ! Nous connaissant mieux, nous nous estimerons, et, nous estimant, nous ne

serons pas loin de nous aimer, pour le plus grand bien de la raison, de la dignité humaine, de la justice.

FRANCE

Nous voici en France.

Il est un sentiment qui doit être assez général : la joie de retrouver, après un voyage en dehors des frontières, le sol natal, les provinces qui nous sont familières, les édifices qui en racontent l'histoire, des visages amis, la vie du chez soi dans ses différents aspects et ses jouissances. Si belles qu'aient été nos impressions, si variés qu'aient été nos plaisirs, tout nous semble, au retour, plus charmant.

La Nature a-t-elle développé également ce sentiment chez tous les êtres humains? Le Lapon, rentrant dans ses solitudes, s'il lui a pris fantaisie de visiter nos régions moins austères, éprouve-t-il la même satisfaction, en revivant ses longs mois d'hiver, que l'habitant des pays dits privilégiés? Peut-être bien. Et en cela la Nature a sagement agi.

Ce sentiment que j'accorde à tous les peuples, à toutes les peuplades, souffrez donc que je l'éprouve à mon tour, lorsque, après avoir vécu, en quelque sorte, la vie et l'histoire des autres nations, par l'examen de leurs édifices et de leurs demeures particulières, je me retrouve en ce beau pays de France, devant les relevés et restaurations de nos vieux édifices, devant les œuvres connues ou fraîchement écloses de confrères et d'amis.

Mes lecteurs m'auront excusé si, rendant compte de l'architecture étrangère, je me suis cru obligé de quitter si souvent le Grand Palais pour les conduire à cette rue des Nations qui restera le souvenir le plus charmant, le plus original de cette partie de l'Exposition, appelée à disparaître. C'est que ces pavillons, véritable leçon de choses, complétaient admirablement l'étude de la caractéristique des styles étrangers. Beaucoup d'entre les projets exposés, nous l'avons vu, contenaient des influences du dehors. Dans la composition des pavillons de la rue des Nations, au contraire, les architectes se sont appliqués à éliminer tout ce qui n'était pas absolu-

ment national, à nous offrir les produits du terroir, purs de tout alliage. Telle est mon excuse, si excuse il y a, car je suis persuadé, au contraire, du plaisir que vous avez éprouvé à revoir, par la pensée, tous ces jolis souvenirs.

Une telle méthode ne serait plus de mise pour rendre compte des œuvres de mes confrères de France. S'il fallait parler de tout ce qu'ils ont élevé dans le genre grave comme dans le genre badin, aux Champs-Élysées, aux Invalides, au Champ de Mars, sur les berges de la Seine, au Trocadéro ou sur le Cours-la-Reine, dans la rue de Paris, — j'oublie encore Vincennes, — une douzaine de volumes n'y suffiraient pas. Je vais donc essayer de me renfermer bien sagement dans le premier étage du Grand Palais.

La France eut, cette année, trois expositions d'architecture : le *Salon* à la place de Breteuil, la *Décennale* et la *Centennale* aux Champs-Élysées.

Le Salon a déjà fait l'objet d'une étude de notre confrère M. Balleyguier. La Décennale et la Centennale comprennent des œuvres dont la plupart ont figuré à des expositions et à des Salons précédents. Je n'aurai donc pas à y revenir. Et cette tâche de chroniqueur-rapporteur, qui m'effrayait d'abord, va se trouver singulièrement simplifiée.

Je me livrerai, au cours de mes visites, à une classification par catégories, rappelant, au passage, les œuvres les plus marquantes.

L'exposition des œuvres architecturales n'étant pas censée intéresser le public et ne l'intéressant pas toujours, en effet, est généralement reléguée dans des salles ou galeries excentriques. Là se trouvent ces lieux de repos ou de promenade, si fort appréciés de la foule qui, à certains jours, à certaines heures, étouffe, manquant d'air, dans les salles de nos confrères en peinture. Exception fut faite, cette année, place de Breteuil, où les architectes se prélassaient, en vrais seigneurs, dans deux belles salles, bien en vue. Aux Champs-Élysées, on ne nous fit même pas l'aumône de la plus petite salle. Mais je suis loin de m'en plaindre. Le balcon du premier

étage, où l'on relégua nos œuvres, sur deux rangs, se faisant vis-à-vis, offrait une disposition très avantageuse pour l'étude, et lorsque, dans les derniers mois de l'Exposition, les vélums, imprégnés, noircis de cette poussière soulevée par le passage de plusieurs millions de visiteurs, rendaient obscures les salles réservées aux peintres, nous restions, comme au premier jour, en belle lumière. Je n'ai qu'une crainte : c'est que cette place enviée ne nous soit enlevée par la suite.

Les œuvres exposées se divisent en trois divisions principales : ŒUVRES EXÉCUTÉES ; COMPOSITIONS NON SUIVIES D'EXÉCUTION ; RELEVÉS, RESTAURATIONS, CROQUIS DE VOYAGE.

Les ŒUVRES EXÉCUTÉES forment la division la plus nombreuse, qui peut se subdiviser elle-même en quatre parties : édifices religieux, comprenant également l'architecture funéraire ; édifices consacrés à l'instruction publique et aux beaux-arts ; édifices administratifs, judiciaires, d'utilité publique, en y comprenant également les casernes et les hospices ; et, enfin, l'architecture privée.

Nous suivrons cet ordre de classement dans chacune des trois divisions.

M. VAUDREMER expose les photographies, plans et intérieurs, de l'église grecque de la rue Bizet. Ce bel édifice est trop connu, il a été trop bien analysé dans ce journal même, pour que mes paroles puissent ajouter quelque chose à l'admiration que nous avons tous pour le talent du Maître. M. Vaudremer expose également la photographie d'un des tombeaux qu'il a édifiés au cimetière du Sud.

Les dessins de l'église du Rosaire de Notre-Dame de Lourdes et des rampes d'accès de la basilique nous rappellent un estimé confrère disparu, M. HARDY.

D'un autre de nos distingués confrères, également disparu, citons la basilique de Jeanne d'Arc à Domrémy. M. L. Étienne, dans sa notice sur la vie et les œuvres de Paul SÉDILLE, nous a dit combien cette œuvre passionna notre regretté confrère. « Dans cet édifice religieux, nous dit L. Étienne, comme dans ses œuvres d'architecture privée, Paul Sédille sut mon-

trer sa personnalité ; des matériaux apparents, des peintures, des mosaïques, des vitraux, forment une décoration colorée à l'extérieur comme à l'intérieur. » Puis il retrace la définition de l'œuvre par Paul Sédille lui-même :

« Élevé à la fin du dix-neuvième siècle à la gloire de Jeanne d'Arc, ce monument ne pouvait revêtir les formes et le décor précis d'une époque antérieure. Cependant l'édifice devait, avant tout, être d'aspect très religieux avec quelque chose d'héroïque. Aussi, tout en m'inspirant des formes consacrées, j'ai cherché librement à faire œuvre de sentiment personnel. C'est pourquoi l'on m'a demandé souvent à quel style le monument appartenait. A aucun précisément. Et cependant, par ses pleins cintres, par la charpente apparente de la nef, par le détail de l'ornementation, le style de la Basilique se rapproche à la fois de l'art des premiers siècles de l'Église et du roman moyen âge. »

Paul Sédille se montre bien lui-même, en effet, dans cette œuvre : l'artiste délicat des détails. Il les étudie, les perfectionne, les caresse, si je puis dire, quitte à perdre de vue quelquefois l'aspect d'ensemble de sa composition. Je n'en citerai qu'un exemple : le motif d'anges entourant à mi-hauteur la flèche de la Basilique. Le motif en lui-même est délicieux, l'étude du détail irréprochable. Mais l'ensemble produit, à mon avis, un fâcheux effet. Dans cette vaste et tranquille vallée de la Meuse, on aperçoit de loin la flèche de la Basilique, sans comprendre la raison du renflement qui en arrête, qui en brise la forme naturelle. On voudrait une silhouette franche, nettement, simplement accusée et l'œil est désagréablement impressionné par l'incertitude des lignes. Si, à distance l'édifice lui-même manque un peu de caractère, de près, on est séduit par le détail et par la composition si savante, si distinguée de chaque partie de l'œuvre.

L'idée qui a présidé à l'édification d'une Basilique à Jeanne d'Arc est des plus respectables, des plus saintes ; mais on ne peut se défendre d'une certaine mélancolie en présence de ces chantiers de pierres, établis sur les lieux mêmes où Jeanne aimait prier, près du légendaire Bois-Chenu où elle

entendit ses voix. Là où régnait le calme, tout près du modeste petit village de Domrémy, de la maison où naquit la bonne Lorraine, du jardinet contigu à la vieille église où elle reçut le baptême, partout maintenant des terrassements, des abattis d'arbres, un bouleversement complet.

Bientôt peut-être, de la pauvre demeure de Jeanne à la somptueuse Basilique, sur les deux côtés de la route, s'étendront les bâtisses, les boutiques où se débitent des victuailles et les *œuvres d'art* que vous savez.

Le culte de Jeanne d'Arc deviendra un culte intéressé, et l'on verra les grands pèlerinages de gens ayant plus le souci de leurs intérêts personnels que l'ardeur d'honorer pour elle-même la pure et sainte figure de Jeanne, immortelle incarnation de la Patrie. Il est des choses, si sublimes par elles-mêmes, que toute intervention humaine ne saurait qu'en amoindrir le caractère, la poétique grandeur. Et les deux arpents de terre qui contiennent réunis la petite église, la maison et le jardin en disent plus que toutes les splendeurs présentes et futures de la Basilique. La solitude d'hier était plus impressionnante que ne pourront l'être plus tard ces manifestations à grand orchestre. Le véritable patriotisme a plus de pudeur, comme aussi le véritable sentiment religieux.

Pendant qu'il en est temps encore, avant que cette partie de la riante vallée de la Meuse ait été convertie en bazar, avant qu'on batte monnaie avec le culte de la bonne Lorraine, faites ce pieux pèlerinage, si vous ne l'avez fait déjà. Vous parcourrez lentement l'unique et longue rue du village, dont vous pourrez compter aisément les quelques maisons basses. Vous entrerez dans la vieille église, si intéressante dans sa pauvreté et ses heureuses proportions, si touchante par le souvenir que l'héroïne y venait prier; vous franchirez avec un saint respect le seuil de la petite maison. Fussiez-vous le plus sceptique d'entre les hommes, vous vous surprendrez cueillant une fleur dans cette terre bénie. Et, de ce pèlerinage, si émouvant dans sa simplicité, vous rapporterez l'impression consolante, réconfortante, d'une communion intime avec l'âme de la Grande Française, dans le culte de la Patrie.

De Jeanne d'Arc à Reims la transition est naturelle. M. Alph. Gosset nous fait les honneurs de sa ville en nous présentant deux de ses œuvres, l'église Sainte-Clotilde et un temple protestant. Notre confrère joint à ces projets de nombreux ouvrages sur l'architecture religieuse.

M. de Baudot expose les dessins de l'église de Rambouillet, élevée à la suite d'un concours où il obtint le premier prix, et les plans de l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, à Montmartre, en cours d'exécution ;

M. Selmersheim, l'église Notre-Dame, à Épernay, et le projet d'achèvement du portail de l'église Saint-Urbain, à Troyes ;

M. Révoil, le ciborium du maître-autel de la cathédrale de Marseille, cette œuvre si belle de Léon Vaudoyer, et la porte en bronze de l'église Notre-Dame-de-la-Garde ;

M. Danjoy, un projet de maître-autel pour la cathédrale d'Orléans.

Citons encore l'église Sainte-Anne, rue de Tolbiac, de M. Bobin ; l'église des Trois-Moutiers, à Vienne, de M. Balleyguier ; la chapelle du grand séminaire de Quimper, de M. Rapine ; et, pour les monuments funéraires, une chapelle de M. E. Corroyer au cimetière de l'Est ; deux chapelles de M. Thibeau au cimetière de Roubaix ; le tombeau de J. Dupré par son gendre, M. Scellier de Gisors.

Parmi les édifices consacrés à l'instruction publique et aux beaux-arts, nous signalerons : le palais des Universités de Lausanne, de notre aimé et très regretté confrère Gaspard André, qui fut classé le premier au concours international ; l'École des arts décoratifs, à Lille, de M. J. Batigny ; les photographies de la Sorbonne, de M. Nénot, — les dessins et une grande maquette en plâtre sont exposés au pavillon de la Ville de Paris — ; une école dans le département de l'Eure, de M. Nodet ; l'Institut catholique, de M. G. Ruprich-Robert ; les photographies de l'Opéra-Comique de M. Bernier ; les dessins et la maquette du palais des Beaux-Arts de Nantes, de M. Josso ; l'École nationale et Musée d'art décoratif, à Limoges, de M. H. Mayeux ; le Musée des beaux-arts de Laval en une

série de grands dessins qui valurent le prix Duc à leur auteur, M. Ridel.

M. Scellier de Gisors expose, en un beau dessin, son monument à l'amiral Coligny, en collaboration avec le statuaire Crauk.

Voici encore deux monuments élevés dans le Jardin du Luxembourg, l'un à Théodore de Banville, par M. Courtois-Suffit, l'autre à Watteau, par M. H. Guillaume, en collaboration avec le statuaire Gauquié.

A citer également : de M. Scellier de Gisors, le pavillon du Ranelagh pour la réception en octobre 1896 de *notre puissant allié et ami,* le tsar Nicolas II ; une cheminée monumentale en grès, exécutée par la Manufacture de Sèvres sur les dessins de M. Paul Sédille, avec la collaboration de M. Allar, statuaire ; une fontaine décorative en porcelaine grand feu, bronze et granit, érigée sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Limoges en 1893, de M. Genuys ; et des projets de divers travaux de décorations peintes pour le Musée de Nantes, l'établissement thermal du Mont-Dore, le Casino de Royan, etc., de M. d'Espouy.

Parmi les édifices administratifs, judiciaires, d'utilité publique et hôpitaux, M. L. Bonnier expose la petite mairie de Templeuve, dont nous avons déjà étudié, dans un précédent Salon, la simplicité originale et l'économie ;

M. Adrien Chancel, les dessins très bien faits de l'hôtel de ville d'Ivry, exécuté après concours, et qui lui valut le prix Duc ;

M. L. Cordonnier, les superbes dessins et des photographies de l'hôtel de ville de Dunkerque, en cours d'exécution ;

M. Daumet, les photographies de ses importants et très intéressants travaux d'agrandissement du Palais de Justice, à Grenoble ;

M. Scellier de Gisors, la simple et belle construction du Dépôt central du matériel des Postes et Télégraphes, boulevard Brune ;

M. F. Julien, la nouvelle salle publique de la Caisse des dépôts et consignations ;

M. Paul Normand, une prison cellulaire dans le Nord ;

MM. Alph. et G. Legros, l'hôpital Boucicaut, exécuté après concours ;

MM. Maistrasse et Berger, leur hôpital de la rue Michel-Bizot, exécuté également après concours ;

M. E. Camut, l'agrandissement et la restauration de l'établissement thermal du Mont-Dore.

L'Architecture privée, comprenant les hôtels, villas, maisons de rapport et établissements industriels, occupe une place importante dans l'Exposition, quelles qu'aient été les hésitations du jury d'admission dans ses premières séances. Plusieurs de nos confrères et maîtres, rêvant de faire de l'exposition du Grand Palais une collection brillante où l'image aurait eu le pas sur les œuvres de construction pure, s'étaient montrés tout d'abord très sévères pour cette catégorie d'envois. Passe encore s'il s'était trouvé, comme en 1889, une classe, un groupe où l'on aurait marqué sa place. Mais non. Le Génie civil vous répondait : « De l'architecture ? mais vous vous trompez de porte, mon ami, ce n'est pas ici, frappez à côté, groupe II, classe 10. » Connaissant les hautes visées de ces messieurs du groupe II, classe 10, on n'avait pas lieu de s'étonner de l'accueil plus que frais qui vous y attendait. De sorte que le malheureux architecte, fort empêtré du travail colossal qu'il s'était donné la peine de faire, en vue de l'Exposition, gémissait : « Ainsi, le plus modeste inventeur, le plus modeste artisan ou commerçant étalera à son gré, ses produits et ses marchandises, et moi, dans ces vastes palais, œuvres de mes confrères, je ne trouve pas la plus petite place pour accrocher mes châssis ! » Il semblait pourtant qu'on pût développer, dans l'étude de ce genre de constructions privées, des qualités d'artiste, de constructeur, d'aménageur de l'existence, si je puis dire, aussi importantes et intéressantes que le sont des relevés ou de beaux dessins ou lavis de colonnades.

Le jury dut se faire ces réflexions, car la sévérité première fut atténuée, les barrières furent abaissées, et des châssis primitivement écartés purent reprendre leur place sur la cimaise.

De ces derniers n'étaient certes pas les magnifiques aquarelles du pavillon chinois que M. Marcel nous a fait admirer dans un précédent Salon et qui, jointes à d'autres œuvres, valurent à leur auteur la médaille d'honneur au Salon de 1897.

M. Ch. Blondel, le fils de notre très sympathique et très regretté confrère Paul Blondel, expose les dépendances du domaine de Chamblay (Oise) appartenant au prince Joachim-Napoléon Murat. Ces constructions, avec la forme et la saillie de leurs toits, la nature des matériaux employés et leur disposition, ont bien le caractère de dépendances d'un grand domaine;

M. Léon Benouville, des maisons de rapport à Paris, boulevard Pasteur, rue de Tocqueville, rue Léon-Cosnard, et un intérieur de salle de billard; si l'architecture de notre confrère est quelquefois un peu sèche, il faut y constater une grande recherche et un souci de s'écarter du « déjà vu »; ce sont là des qualités fort estimables;

M. Louis Bonnier, une maison à Ambleteuse (Pas-de-Calais), sur le bord de la mer; le style n'en est certes pas banal, car la banalité n'est pas le péché mignon de Bonnier; mais, pour un lieu de repos, à la mer, il me semble qu'un peu moins d'austérité, un peu plus de grâce n'eussent pas été déplacés;

M. Breffendille, sa maison de la rue Croix-des-Petits-Champs, qui fut récompensée au concours des façades institué par la Ville de Paris, et une très originale maison de campagne dans le département de l'Aisne;

M. Chedanne, des détails de son grand hôtel des Champs-Élysées;

M. N. Escalier, des hôtels et maisons d'excellent style;

M. Friésé, un important immeuble sur l'avenue des Champs-Élysées;

M. Janty, l'hôtel du prince Roland Bonaparte, qui valut à notre confrère la médaille d'honneur d'architecture privée décernée par la Société centrale;

M. Frantz Jourdain, une villa et un intérieur de bibliothèque;

M. F. Julien, des maisons, hôtels privés et villas d'une étude savante et toujours très intéressante ;

M. Morin-Goustiaux, l'immeuble de la *New-York,* à Paris ;

M. Plumet, dont nous connaissons le talent original, un hôtel particulier et une maison de rapport à Paris ;

M. Rives, les dessins aquarellés de villas et d'hôtel, et deux grands albums de photographies d'œuvres diverses.

Parmi les établissements industriels, citons la Bénédictine de Fécamp. Ne pas plus confondre la Bénédictine avec l'Abbaye que les Magasins du Louvre avec le Louvre. La Bénédictine n'aurait du moine que la panse ventrue de ses bouteilles et les signes extérieurs, qui sont tout en oraisons. C'est une liqueur *laïque,* qui peut être servie sur la table du plus pur libre-penseur. L'architecte, M. Albert, nous prouve que les actions de la Société sont loin d'être en baisse. Notre confrère possède un véritable talent ; mais ses clients sont trop riches et le font trop voir. Une très habile maquette, exécutée par M. J. Houguenade, un de nos lauréats de la Société centrale, complète agréablement cet envoi.

L'Amer Picon s'est fait mettre dans ses meubles par notre confrère et ami M. Pergod. Je ne suis pas assez compétent pour apprécier la supériorité d'une liqueur sur l'autre ; du reste, ce n'est pas mon affaire ; mais, assurément, je puis affirmer que la modeste construction de l'Amer Picon correspond mieux à sa destination que l'opulente fabrique de Fécamp. Des alcools mélangés à des herbes et à de la mélasse n'ont pas besoin, pour mijoter, d'une enveloppe rappelant tous les styles les plus coûteux de l'architecture française. C'est ce qu'on appelle, en langage vulgaire, vouloir épater le bourgeois.

Je ne vous parlerai pas des constructions de notre confrère Friésé pour l'usine génératrice du chemin de fer métropolitain, quai de la Râpée. Boileau nous les a décrites, avec planches à l'appui, dans un des derniers numéros de l'*Architecture.*

Citons encore, parmi les établissements industriels, le Dôme de Clignancourt, de M. Rives ; l'usine de la Salamandre, rue Rodier, de M. Sortais.

J'aurai terminé avec les édifices exécutés en citant, mais en citant seulement, car j'ai promis de ne pas m'arrêter aux constructions élevées par nos confrères pour l'Exposition française : le Vieux Paris, de MM. Benouville et Robida ; le Panorama de la bataille d'Iéna, de M. Frantz Jourdain ; le pavillon ottoman et le pavillon égyptien, déjà cités plus haut, de MM. Dubuisson et Dourgnon ; et, de M. G. Raulin, un charmant souvenir de l'Exposition de 1889, ce palais de l'Alimentation qui présentait sur la Seine sa façade si joliment étudiée.

J'arrive à la deuxième division : Compositions non suivies d'exécution.

En adoptant le même ordre que pour la première division, nous citerons pour les édifices religieux et funéraires : le beau projet de M. Hannotin, un couvent pour les Pères blancs dans l'Atlas, projet fort apprécié au Salon de 1894, et du même auteur, une nécropole avec monument d'incinération ; un intérieur de chapelle, de M. Wable ; *la Patrie aux plus héroïques de ses défenseurs*, monument funéraire étudié par M. Longfils dans un style néo-grec un peu démodé.

Pour les édifices consacrés à l'enseignement et aux beaux-arts : l'Université de Berkeley, en Californie, de M. E. Bénard, projet qui valut à son auteur le premier prix, à l'unanimité, dans ce concours international qui fut un véritable triomphe pour la France et son École des beaux-arts ; le projet de MM. Héraud et Eichmuller, qui furent, dans ce même concours, classés parmi les lauréats de la première épreuve ; l'École supérieure du commerce et le Groupe scolaire, à Clichy, de MM. Maistrasse et Berger ; un palais pour l'Exposition des beaux-arts, musée des médailles, à Bordeaux, présenté en dessins très soignés par M. Bauhain ; un palais des Arts décoratifs, musée anthologique, par M. Wable ; les très intéressantes études de constructions polychromes, par M. Bruneau, dans un projet de concours pour l'Opéra-Comique et une étude de théâtre lyrique, belles compositions qui furent si justement louées lorsqu'elles firent leur apparition. M. H. Mayeux expose quelques-unes de ses fantaisies archi-

tecturales qui témoignent de l'imagination toujours si vive, si jeune et de l'habileté de notre aimable confrère ; M. d'Espouy, un projet de décoration de voûte pour un salon de la Villa Médicis ; M. Naudin, un projet de décoration de la place Dauphine. Tout en rendant hommage au talent de M. Naudin, je fais des vœux pour que jamais ce projet, non plus du reste que celui dressé autrefois par M. Duc, ne soit exécuté. Puisse la place Dauphine conserver toujours cette ceinture de vieilles maisons avec leur succession de toits irréguliers, et leurs lucarnes et leurs cheminées, dont la silhouette, vue du pont des Arts, forme un des aspects les plus pittoresques de Paris.

A signaler également les compositions décoratives de M. Lepeltier, dans le genre de Piranesi, et les habiles dessins de M. Toussaint pour illustrations de journaux et revues.

Parmi les édifices administratifs, judiciaires, etc., nous signalerons : de MM. Maistrasse et Berger, deux projets de concours publics : hôtel de ville de Versailles, caserne de sapeurs-pompiers à Paris ; de M. Cordonnier, les superbes dessins de son projet du palais de la Bourse, à Amsterdam, projet couronné au concours international et qui obtint la médaille d'honneur au Salon de 1892 ; de M. Hannotin, un *sanatorium* dans les montagnes. Cette étude, d'un grand caractère, est conçue d'après les principes les plus modernes de la science médicale. Sa présentation dans un décor de montagnes toutes blanches et cette neige qui continue à tomber lui donnent un aspect original, poétique et grave. En louant l'architecte, on ne saurait oublier le très habile aquarelliste.

L'Architecture privée est représentée par MM. Maistrasse et Berger, concours pour l'immeuble de la *New-York ;* M. Arnaud, concours pour l'hôtel du *Figaro ;* M. Wable, décoration d'un fumoir en ce style arabe si cher à notre laborieux confrère ; etc.

M. Ruy a pensé que les artistes devaient, eux-mêmes, les premiers, étudier les projets de création ou de conservation des perspectives à ménager dans les villes, sans attendre que

ces questions fussent réglées administrativement et quelquefois d'une façon malheureuse et irréparable.

Ses *Recherches historiques et techniques sur la physionomie monumentale des villes* sont traduites par une série de dessins, à une échelle minuscule, et très habilement faits. M. Ruy, encadrant ces dessins d'un texte explicatif, expose ses théories et donne des exemples, ouvrant une voie dans laquelle il voudrait voir ses confrères s'engager à sa suite.

L'Exposition de 1900 devait naturellement faire éclore des idées, des compositions en nombre tel, que toutes ne pouvaient être suivies d'exécution.

M. Scellier de Gisors nous présente un avant-projet de l'Exposition coloniale dans le parc de Saint-Cloud, idée promptement abandonnée ; M. Letrosne, son projet de concours pour le palais des Armées de terre et de mer ; M. Risler, un pavillon céramique pour la Manufacture de Sèvres ; M. Wable, un projet de palais des Arts décoratifs ; M. Sortais, un projet d'ensemble de l'Exposition ; M. de Baudot, une série d'études qui montrent l'ardeur toujours jeune du Maître et sa volonté de s'attaquer aux procédés les plus nouveaux de construction et d'en tirer des combinaisons originales. Restaurant, salle des fêtes, pont sur la Seine avec ses larges accès, toutes ces compositions projetées en ciment armé, offrent une étude d'un sérieux intérêt.

M. L. Bonnier présente deux perspectives très habiles de son projet de concours : la façade extérieure du Grand Palais et une vue intérieure sur le grand escalier central. Si mes souvenirs sont exacts, c'est Bonnier qui avait le plus grandement développé cette idée d'escalier monumental. Elle a dû être gardée pour la rédaction du projet définitif.

Dans une série de compositions où l'imagination a le pas sur l'architecture proprement dite, L. Bonnier, l'un des grands apôtres de l'*Art nouveau*, s'efforce d'entraîner à sa suite les retardataires qui, d'après lui, marquent le pas dans le même cycle des mêmes styles surannés d'architecture. Elles sont très amusantes, ces compositions de notre ami.

Voyez son *Établissement des Bouillons Duval :* une

immense marmite à plusieurs étages. A la base, prises dans des faces gargantuanesques, bâillent d'énormes bouches — disons, si vous voulez bien me le permettre, d'énormes gueules — vers lesquelles de nombreux escaliers amènent une foule grouillante. Et tout est à l'avenant ! Voyez ses *petits pavillons* et ses *bars* et ses *kiosques dans un parc*. Les formes en sont étranges. Bonnier s'est juré d'écarter toute forme ou silhouette ayant vu le jour avant lui.

« *Il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !* »

Et son *Globe d'Élisée Reclus :* ce colossal œuf à la coque dans un coquetier à jour !

Bonnier a pu exécuter, en partie, son projet pour l'*Exposition du Creusot*. Je dis « en partie », non pas, comme me l'insinue un malin, parce qu'il en est resté à sa première couche d'impression au minium, faisant faire à ses clients l'économie des deux autres couches, mais parce qu'il a modéré l'allure déjà suffisamment guerrière, diabolique, de sa vaste coupole toute hérissée d'engins de destruction. Le dessin qu'il expose, aquarelle fortement rehaussée de pastel et de gouache, est étourdissant d'audace et d'effet. Les canons tonnant, vomissant la mitraille, un ciel d'orage rayé d'éclairs, lourd de pluie, nous promettent pour cette Fête de la Paix un joli spectacle !

Heureusement, en bon préfet de police, M. Lépine veillait; le ciel, dans sa clémence, s'est montré d'une pureté parfaite pendant presque toute la durée de l'Exposition. Ni l'un ni l'autre n'ont voulu s'associer à la tragique éloquence de ce *satané* Bonnier.

Vous trouverez peut-être, mes chers lecteurs, que je m'attarde beaucoup ; mais j'arrive à la troisième division, la dernière : Relevés, restaurations, croquis de voyages, et je vais presser le mouvement, car la plupart de ces œuvres, les plus importantes, ont été déjà décrites dans ce journal.

Des compositions de Bonnier, de ces œuvres de haute et savoureuse fantaisie, aux travaux des pensionnaires de la Villa Médicis, on ne peut dire qu'il n'y ait qu'un pas. Fran-

chissons la distance, si vous le voulez, et rappelons les beaux envois de MM. D'Espouy, restauration de la Basilique de Constantin, à Rome ; Pierre André, restauration du théâtre et forum d'Ostie ; Defrasse, restauration de l'enceinte sacrée d'Épidaure, et frise des masques, à Pompéi ; Chedanne, Panthéon d'Adrien et sa restauration par Septime Sévère, Panthéon d'Agrippa ; Tournaire, façade du palais de la Seigneurie, à Florence, relevé des graffitti du palais Montalto, à Florence, et les intérieurs des églises Saint-Pierre et Sainte-Marie, à Toscanella ; Pontremoli, restauration de Pergame ; Sortais, restauration de Canope, de la villa Hadriana (Tivoli), et divers dessins et aquarelles ; Eustache, relevés exécutés à Rome et à Venise ; Bertone, divers dessins et lavis exécutés en Italie, notamment à Rome et à Pompéi. Louis Pille, le jeune et regretté confrère, d'un si grand avenir, mort à Rome, l'année dernière, enlevé à l'affection d'une mère qu'il laisse seule au monde, à l'affection de tous ceux qui, l'ayant connu, l'aimaient pour son caractère si droit, son commerce si sûr et sa grande modestie, L. Pille se rappelle à notre souvenir par une reproduction du tombeau de Pierre et Jean de Médicis en une aquarelle où les bronzes et les marbres sont rendus avec un brio et un charme indéfinissables.

En dehors des pensionnaires de la Villa Médicis, d'autres de nos confrères ont produit des relevés et restaurations de monuments antiques : M. Alb. Ballu, le monastère épiscopal de Tébessa, les ruines de Timgad, constructions romaines dans la province de Constantine ; M. Boutron, les thermes d'Auguste, à Trèves ; M. L. Magne, des études sur le Parthénon ; M. Ch. Normand, le Parthénon inconnu.

A rappeler également : les intéressants travaux de MM. Deverin et Fournereau sur les temples de Ba-puŏn ou de Baïon (Angkor-Thŏm), sur cette curieuse architecture khmère dont M. Marcel nous a donné des aperçus avec une telle science, une telle puissance, dans l'exposition du Cambodge, au Trocadéro.

Les relevés de l'Architecture française contiennent presque

uniquement des édifices religieux et des châteaux. Les notes sommaires que j'ai prises en présence de ces intéressants dessins sont encore trop développées. Chacun de ces monuments suffit, vous le savez, pour alimenter les revues locales d'archéologie. J'en suis donc réduit à vous rappeler sommairement le nom de nos confrères et le titre de leurs œuvres.

Ce sont, pour les édifices religieux :

MM. Aurenque, état actuel et projet de restauration de l'église du Petit-Andely; Balleyguier, les relevés et restaurations des églises de Triel et de Redon; Béraud, dessin à la plume du cloître de la Psalette, à Tours; Besnard, relevé de l'église et de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville, près Rouen; Charpentier-Bosio, clôtures des chapelles de l'abbaye de Fécamp; Conin, restauration des portes du transept sud de la cathédrale de Beauvais; Danjoy, projet de restauration de l'église d'Aire-sur-la-Lys; Ernest, abbaye cistercienne de Longpont (Aisne); Flugel, monastère de Saint-Jean-aux-Bois; Guédy, relevé de peintures décoratives exécutées sur bois, à la chapelle de Viaulnay (Château-Gonthier), et danse macabre de l'abbaye de la Chaise-Dieu; Laffillée, étude sur la peinture décorative en France du onzième au seizième siècle; Lambert, dessins sur les restaurations des édifices diocésains de Tours, et notamment de la cathédrale; L. Magne, crypte de Saint-Seurin, à Bordeaux, abbaye de Fontevrault (Maine-et-Loire), église de Bougival; Margotin, cathédrale de Reims, vitraux treizième siècle de l'abside et galerie des prophètes; Paulme, église Saint-Maclou, à Rouen, porte du transept nord; Ridel, abbaye de Fontevrault, état actuel et restauration; Sainsaulieu, relevés et restauration de l'abbaye de Fontenelle, à Saint-Wandrille (Seine-Inférieure); Vasnier, relevé de peintures murales et vitraux à Saint-Sauveur, à Caen, et dans les cathédrales de Chartres et de Nevers; Vincent, église Saint-Maclou, à Rouen, transept nord; Vinson, projet de restauration de l'église Saint-Wulfran (Abbeville).

Et pour les châteaux :

MM. Barbaud, château de Bressuire, en Poitou, relevé et restauration; Boitte, grotte des Pins, à Fontainebleau; Conin, restauration du château de Mesnières (Seine-Inférieure);

Desbois, restaurations exécutées au château de Chambord ; Dutocq, château d'Écouen, relevé et essai de restauration ; Flugel, ancien Hôtel-Dieu de Compiègne, pavillon Louis XVI à Treil ; Guinot, restauration, reconstruction du château de Contenson (Loire) ; Lafargue, restauration du château de Josselin (Morbihan), et de l'hôtel d'Alluye, à Blois ; Lambert, dessins sur Versailles et les deux Trianons ; G. Lisch, état actuel et restauration du château de Valmont ; Marcel, restauration du château de Tonquédec (Côtes-du-Nord) ; Mauber, château de Châteaubriant (Loire-Inférieure) ; L. Pille, relevés de la Galerie Dorée, à la Banque de France ; Rapine, restauration du château de la Batut (Dordogne) ; G. Ruprich-Robert, château d'Amboise, restauration.

Après cette course folle devant les édifices de la vieille France, je dois vous mener devant cette très intéressante collection des modèles exposés par les Administrations des monuments historiques et des édifices diocésains dans les galeries du Trocadéro.

Ce sont, pour les monuments historiques :

Travées de l'église Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand, type de l'école auvergnate ;

Chœur de l'église de Rieux (*Marne*), treizième siècle, école champenoise ;

Deux travées de l'église Notre-Dame, à Dijon, treizième siècle, école bourguignonne ;

Trois travées du chœur de l'église Saint-Urbain de Troyes, treizième siècle, école bourguignonne également, mais traitée avec des matériaux exceptionnels et la volonté d'ouvrir de larges et vastes fenestrages ;

Une chapelle de l'église de la Ferté-Bernard (*Sarthe*), seizième siècle, transition entre l'époque gothique et la première renaissance ;

Château de Dampierre (*Charente*), *travées des galeries extérieures,* disposition des arcs et des dalles des galeries ;

Fragment de l'escalier du château de Blois, application à la voûte rampante du système ci-dessus d'arcs et de dalles ;

Clocher de l'ancienne église cathédrale de Senlis (*Oise*), treizième siècle.

Et pour les édifices diocésains :

Travées de la cathédrale du Puy (*Haute-Loire*), onzième et douzième siècles, édifices à coupoles octogonales n'appartenant à aucune école distincte ; spécimens uniques ;

Une travée du chœur de la cathédrale de Beauvais (*Oise*), type le plus frappant de l'audace, du savoir et de l'habileté des artistes de l'Ile-de-France (fin du treizième siècle).

C'est M. de Baudot qui a eu et proposé l'idée de ces modèles à la Commission des monuments historiques et au Comité des édifices diocésains. L'idée a été acceptée avec empressement. M. de Baudot a été prié de la réaliser et a chargé notre confrère M. H. Chaîne de s'occuper, sous sa direction, de tout ce qui concernait l'exécution matérielle de ce délicat travail.

Vous avez dû voir, à la façon dont on a pris soin de mettre en évidence les détails les plus intimes de la structure, que l'on a surtout cherché à faciliter l'étude et l'analyse des monuments les plus intéressants de l'art français, d'un enseignement si précieux et si fécond.

« Pendant les deux années entières qu'il a duré, m'a dit mon ami Henri Chaîne, ce travail m'a littéralement passionné, ainsi que tous ceux qui y ont pris part. »

MM. de Baudot et Chaîne auraient peut-être des renseignements curieux à faire connaître au sujet des procédés employés pour l'exécution matérielle des maquettes, pour lesquelles il a fallu chercher et inventer des outils ou trucs de toute sorte, inconnus probablement aux modeleurs de profession, qui n'ont jamais fait de travail semblable et dont même aucun, à l'origine, n'aurait pu ni voulu se charger. Ce serait là le sujet d'une intéressante causerie.

Je n'ai pu, comme je me l'étais promis, me renfermer dans mon premier étage du Grand Palais, et je viens de pousser une reconnaissance vers le Trocadéro. Vous me rendrez cette justice que la visite en valait la peine et que je ne me suis pas

arrêté en route, devant les attractions, tant soit peu profanes, qui me faisaient les yeux doux, au Cours-la-Reine, ni laissé détourner de mon chemin par les sirènes de l'Aquarium des frères Guillaume. Ma pudeur de chroniqueur me préservait de la tentation.

Mais, puisque notre impitoyable président — j'ai nommé M. Duchâtelet — veut que je vous introduise encore devant les œuvres de nos confrères de la *Centennale*, rentrons donc au Grand Palais et restons un moment dans ces deux salles du rez-de-chaussée où s'alignent et se superposent de très précieux châssis, dans un aspect moins agréable et moins profitable pour l'étude, que la longue enfilade, aller et retour, du balcon du dessus.

A côté des œuvres de nos maîtres disparus, les Bailly, Baltard, Jules Bouchet, Caristie, Constant Dufeux, Davioud, Duban, Fontaine, Ch. Garnier, Godebœuf, H. Labrouste, Laisné, Hippolyte Le Bas, Lheureux, Millet, Nicolle, Percier, Ch. Questel, V. Ruprich-Robert, Léon Vaudoyer et Viollet-Le-Duc, nous trouvons des œuvres de nos confrères vivants, et, grâce au ciel, bien vivants.

M. L. Bernier expose les dessins de l'hôtel du maître Bonnat ; M. Boileau, l'ami Boileau plusieurs fois nommé, des projets et les reproductions d'œuvres exécutées où le talent de notre confrère emprunte au caractère de l'architecture française bon sens, rondeur et bonne humeur ; M. Boitte, le tombeau du général Lamoricière, dans la cathédrale de Nantes, et une reproduction en plâtre de ce monument avec ses belles figures allégoriques de notre grand statuaire Paul Dubois.

M. J. Bouvard nous rappelle qu'en 1878 il prenait déjà une part active à l'organisation de nos Expositions universelles, en construisant le pavillon de la Ville de Paris, conservé et transporté au Cours-la-Reine.

M. Marcel Deslignières expose le théâtre de la Comédie-Parisienne, aujourd'hui théâtre Antoine, dont il déplore les transformations successives depuis vingt ans et « les attristantes mutilations » ; Deslignières expose également le joli pavillon polychrome de l'Union céramique à l'Exposition uni-

verselle de 1878 et le monument commémoratif de la bataille du Bourget, élevé à la suite d'un concours public ; M. Deverin, des aquarelles, souvenir de voyage en France et en Italie, une esquisse d'un monument décoratif à la pointe de la Cité et six charmants dessins à la plume intitulés *Compositions d'architecture pittoresque antique et moderne ;* M. F. Dutert, en dessins très soignés, des ensembles et des détails de l'exgalerie des Machines ; dans l'étude des détails de la ferronnerie, on sent déjà une grande liberté et une tendance vers l'*Art nouveau,* mais avec une certaine retenue et beaucoup de distinction ; M. L. Étienne, la façade perspective du pavillon des Forêts à l'Exposition universelle de 1878 ; M. Formigé, le palais des Beaux-Arts, élevé au Champ de Mars en 1889, cette construction polychrome, fer et terre cuite, d'une étude si charmante et si raisonnée que n'ont pu nous faire oublier les monuments de staff construits sur son emplacement ; M. P. Gout, le lycée Racine de la rue de Rome ; M. Frantz Jourdain, un tombeau à Draveil (Seine-et-Oise), d'une inspiration classique très nettement accusée ; M. Lameire, sa belle composition, si grave, du *Catholicon ;* M. J. Lisch, la nouvelle gare Saint-Lazare et un très joli dessin du monument à Jeanne d'Arc, élevé à Bon-Secours, près Rouen ; M. Alfred Normand, l'ancienne maison romaine du prince Napoléon, aujourd'hui remplacée par un hôtel, avenue Montaigne ; M. Vaudremer, l'église Saint-Pierre de Montrouge, l'église d'Auteuil et un hôtel avenue d'Antin.

Revivant dans le passé avec nos confrères et maîtres disparus, nous admirons les délicieuses compositions décoratives de Jules Bouchet, ces œuvres qui resteront toujours jeunes et d'une poétique distinction, en dépit des audaces de nos fanatiques rénovateurs ; la restauration du château d'Anet, de Caristie ; le dessin d'une des portes de bronze du Panthéon, de Constant Dufeux ; le château de Nantouillet, de Davioud ; les merveilleux dessins et aquarelles d'un de nos plus grands maîtres de l'art français, Félix Duban ; les dessins de Fontaine, ces perspectives si consciencieuses, habiles sans *chic,* qui satisfont l'œil et instruisent en même temps.

Notre illustre et regretté maître Ch. Garnier n'est représenté que par une petite aquarelle, et c'est grand dommage ; mais dans ce petit cadre, *Intérieur du baptistère de Saint-Marc, à Venise,* que de puissance, que d'ampleur dans le rendu et l'intelligence du sujet! Sur la cuve baptismale, une figure de saint Jean, toute petite, mais d'une facture si expressive !

Puis voici M. Godebœuf, un talent certainement très distingué, mais qui n'aime pas à rire ; M. Horeau, dont j'avoue ne pas comprendre les compositions décoratives. Il y a, entre autres, un grand diable de génie portant un médaillon ; il y a également une sorte d'instrument de musique bizarre qui tient de l'ophicléide et du cornet à piston, établi très correctement, en géométral, de face et de profil, à faire rêver !

H. Labrouste nous ramène à une compréhension plus sérieuse et toute nouvelle de l'architecture. La bibliothèque Sainte-Geneviève, dont nous revoyons les dessins d'ensemble et les détails, marque le point de départ d'une École, par cette recherche de l'emploi apparent du fer dans la construction.

En suivant l'ordre alphabétique, qui se trouve en même temps ici l'ordre des contrastes, je trouve, après H. Labrouste et Laisné, Hippolyte Le Bas, dont on nous montre l'église Notre-Dame-de-Lorette et un buffet d'orgue à rendre jaloux nos confrères L. Bonnier et Frantz Jourdain ; puis M. Lheureux, un des élèves de Labrouste, pour qui la construction raisonnée était inséparable de la bonne architecture — il nous le prouve par cette façade très intéressante d'un restaurant sur le quai de Bercy — ; Millet, un autre fervent de l'architecture rationnelle, dont on ne peut oublier, après ses belles restaurations des Monuments historiques, la très importante restauration du château de Saint-Germain-en-Laye, continuée aujourd'hui par M. Daumet.

M. Nicolle se dissimule modestement dans un coin avec une petite aquarelle, un *Neptune,* composition antique, allégorique, très finement rendue dans le genre du commencement du siècle. Voici maintenant Percier, avec un intérieur de cabinet d'étude et le lit de repos de l'impératrice Joséphine ; Percier et Fontaine, avec la tribune impériale pour la distribution des Aigles ; mon cher et regretté maître Ch. Ques-

TEL, un talent si sage, si indépendant, dont nous admirons des perspectives extérieures et intérieures de Saint-Pierre de Vienne faites à la sépia d'une manière très large, et le portail de l'église Saint-Gilles, d'une finesse de dessin bien charmante.

Je cherche vainement dans les dessins de M. ROBIT (né en 1782, mort en 1861), projet d'un temple de la Gloire, classé dix-neuvième au concours de 1806, ainsi qu'en fait foi une notice analytique très élogieuse par l'auteur lui-même, je cherche vainement dans cette plantation de colonnes, et quelles colonnes! le germe de l'*Œuf Élisée Reclus* et des autres compositions citées plus haut de l'ami Bonnier. Hipp. Le Bas lui-même a dû trouver cette architecture par trop... *sage*.

Quand je vous parlais des contrastes fournis par l'ordre alphabétique! Voici, après cet excellent Robit, MM. V. RUPRICH-ROBERT et Léon VAUDOYER, V. Ruprich-Robert avec ses dessins si délicats, si expressifs, son projet si original de maître-autel pour l'église Sainte-Trinité à Caen, son tombeau de Constant Dufeux au cimetière du Sud, et L. VAUDOYER, avec les dessins de sa belle cathédrale de Marseille; puis VIOLLET-LE-DUC, l'auteur de l'immortel *Dictionnaire* qui se trouve dans toutes les bibliothèques, je ne dis pas seulement des artistes, mais de toute personne se piquant d'aimer les beaux-arts ou l'histoire des origines de l'architecture française. Ce n'est pas que j'admire de parti pris et sans réserves l'œuvre exécutée de Viollet-Le-Duc. Ayant vu les ruines du château de Coucy, en ayant admiré le puissant caractère, j'ai regretté de n'avoir pas vu Pierrefonds avant sa restauration. Malgré l'immense talent déployé par le Maître, j'avoue n'avoir éprouvé devant ce grand décor aucune émotion. Il y a des choses que l'on ne restaure pas, lorsque la restauration entraîne la réfection complète. Les dessins du nouveau château de Pierrefonds, ai-je besoin de le dire, sont admirablement faits, comme tout ce qui sortait du crayon de Viollet-Le-Duc, simplement et avec une netteté, une clarté, un charme d'indication parfaits. A noter également de Viollet-Le-Duc une bien jolie aquarelle, *Vue générale de Catane* (*Sicile*); le

premier plan est peut-être un peu dur, un peu trop travaillé dans le noir, ainsi que le ciel et la mer dans les tons violacés, mais que la plaine et la vue de la ville ensoleillée sont ravissantes!

Mon énumération serait incomplète si je ne mentionnais les œuvres de deux de nos confrères récemment disparus, MM. Petitgrand et Paul Sédille. Avec la flèche du Mont-Saint-Michel, M. Petitgrand expose un projet de fontaine en une aquarelle fraîche, lumineuse, qui fait plaisir à voir; M. Paul Sédille, l'avant-scène et le rideau du théâtre du Palais-Royal, l'entrée de la section des Beaux-arts à l'Exposition universelle de 1878, une façade de villa, etc.

N'est-ce pas le cas ici de rappeler la publication entreprise, depuis l'année 1894, par la Société centrale des architectes et son Comité du Journal : *l'Architecture-Salon*. La plupart des œuvres mentionnées dans la liste que j'ai donnée, plus haut, des relevés, restaurations, compositions ou exécutions, sont reproduites dans cette intéressante revue.

J'arrive à la fin de mon travail, et pourtant, en dehors de l'exposition du Grand Palais, d'autres œuvres d'architecture, notamment au pavillon de la Ville de Paris, devraient me retenir encore. Mais j'ai déjà trop abusé. Il est temps de tirer ma révérence aux bienveillants lecteurs qui m'auront été fidèles jusqu'au bout.

Si rapide qu'ait été notre course devant les œuvres exposées, si incomplet qu'ait été notre examen, vous avez pu voir que l'Architecture française faisait assez bonne figure dans ce grand concours international. Quel pays offre une plus grande richesse? Si nous faisons un retour vers le passé, voici le Moyen âge avec l'École auvergnate, l'École bourguignonne, l'École champenoise, l'École de l'Ile-de-France.... voici la Renaissance; voici les styles du dix-septième et du dix-huitième siècle. Toutes ces Écoles, tous ces styles si variés, suivant les climats ou l'évolution sociale, et qui, dans cette variété, contiennent toujours la marque des qualités ou

de certaines des qualités françaises, bon sens, clarté, audace, souplesse, grâce, noblesse et volonté, tous ont eu leurs admirateurs au dehors et souvent leurs plagiaires.

Quelle fut l'architecture du dix-neuvième siècle? quelle sera l'architecture de demain?

« Si l'architecture, dit M. Magne, est l'exposition des idées et des mœurs, peut-on espérer, pour une époque troublée comme la nôtre, une expression claire? Notre société, issue de la Révolution française, ne ressemble en rien aux sociétés qui l'ont précédée.... Est-ce à dire pour cela qu'elle n'ait point de style? » Et M. Magne, constatant la pauvreté des efforts et des résultats de toute la première partie du siècle, salue dans H. Labrouste le novateur qui, le premier, dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève et plus tard dans la Bibliothèque nationale, osa faire du métal un élément principal de la décoration. H. Labrouste, Viollet-Le-Duc, Lassus, Duc et Duban furent, chacun en leur genre, des novateurs. D'autre part, « les nécessités nouvelles de l'habitation et les habitudes de la vie moderne ont transformé plus profondément encore l'architecture privée. Si l'on doutait de l'existence d'un style à la fin du dix-neuvième siècle, il suffirait de comparer les maisons construites depuis vingt ans à celles qu'on édifiait sous la Restauration pour constater les changements de goût et de mœurs que les constructions neuves reflètent fidèlement. » M. Magne ne croit pas « qu'à aucune époque on ait dépensé plus de talent, ni fait preuve de plus d'initiative qu'à la nôtre ».

« Assurément, déclare M. J. Guadet, le dix-neuvième siècle a produit plusieurs écoles d'architecture, assez nombreuses même pour occasionner quelque peu de chaos. Mais, afin de bien juger de l'architecture d'une époque, il faut savoir que ce ne sont pas les architectes qui la créent : c'est l'état social, c'est aussi le courant d'idées ambiantes lancées par les penseurs. La longue servitude des archéologies, successivement dominatrices, pèse encore sur nous.... Le

dix-huitième siècle avait été un siècle d'art charmant, et c'est peut-être l'époque où le rayonnement français fut le plus incontestable. Avec l'ancien régime, cet art a sombré et s'est vu remplacé par le pseudo-romain.... » Puis est venue la réaction moyen âge, qui ne valait pas mieux. Enfin sonne le réveil avec H. Labrouste, Duc, Duban, Ballu, Ch. Garnier, André, Ginain.... « Les conditions économiques de notre temps, dit plus loin M. Guadet, devaient fatalement abolir toute particularité régionale de l'architecture.... Nos matériaux viennent de partout; le Nord et le Midi échangent leurs pierres, leurs fers.... On construit dès lors partout de même ; il y a une école française, il n'y a plus, il ne peut plus y avoir d'école *de terroir*.... » M. Guadet ne va-t-il pas un peu loin dans cette dernière affirmation? Si la facilité des communications rend commune à toutes les régions l'utilisation de tous les matériaux, s'ensuit-il que ces matériaux doivent être employés partout et de la même manière, qu'il s'agisse du Nord ou du Midi? Le climat, les habitudes dérivant du climat, ne laissent-ils pas à l'architecte une grande marge dans le choix des matériaux et dans la variété de ses compositions?

M. Guadet termine en affirmant la supériorité de notre École des beaux-arts. Le nombre toujours croissant des étrangers qui viennent s'y former, les succès de nos artistes dans tous les grands concours internationaux, en sont une preuve indéniable.

M. Redon ne voit qu'une école marquant nettement le dix-neuvième siècle. C'est l'école ou plutôt les écoles représentées par H. Labrouste, Duban, Constant Dufeux, Duc, etc., et dont les œuvres les plus typiques sont la bibliothèque Sainte-Geneviève de Labrouste et l'École des beaux-arts de Duban. L'architecture logicienne, comme l'appelle M. Redon, a eu ses brillantes applications, et notre confrère cite les Halles centrales de Baltard en 1853, la galerie des Machines de Dutert, le palais des Beaux-Arts de Formigé à l'Exposition universelle de 1889 et les églises de Montrouge, d'Auteuil, de la rue Bizet, de M. Vaudremer, etc. Elle a eu aussi ses abus. Elle a sa réaction dans la nouvelle gare d'Orléans de

M. Laloux et le Grand Palais des Champs-Élysées de MM. Deglane, Louvet et Thomas, avec leurs façades monumentales qui masquent une ossature métallique. Comme M. Guadet, M. Redon fait l'éloge de l'enseignement de l'École des beaux-arts, « qui est de tout premier ordre ». La liberté la plus grande règne dans les ateliers des différents professeurs, qui s'attachent seulement à développer le tempérament de l'élève, sans l'enfermer dans une école. Rendre l'élève actif, tout l'enseignement est là. Respecter sa personnalité est un devoir.... »

M. Frantz Jourdain est loin de partager ces idées sur l'enseignement de notre École. Il est vrai qu'il ne la connaît pas, qu'il ne la connaît plus, ou ne veut pas la connaître. Il en est toujours au programme du *père* Lesueur : *Un riche amateur ayant à disposer de quatre colonnes, un fronton, etc.*

Bien souvent, revenant de la salle Melpomène, où j'avais été frappé de l'éclectisme, un peu trop audacieux même, de nos jeunes camarades, j'avais prié Frantz Jourdain d'y aller faire un tour. Y est-il allé ? Je ne le crois pas. L'originalité et parfois même l'exubérance quelque peu folle de certains projets ou de certaines esquisses lui auraient fait paraître bien timides les très agréables projets qu'il expose au Grand Palais, comme aussi le pavillon Louis XVI qu'il a construit pour la maison Moët et Chandon, dans l'ex-galerie des Machines.

« Pendant le dix-neuvième siècle, nous dit Frantz Jourdain en son langage pittoresque, coloré et toujours en bataille, la France, rompant avec ses admirables traditions de personnalité, d'invention, d'ingéniosité, d'originalité et de goût, s'est brusquement hypnotisée sur le passé et s'est mise à recopier les styles disparus avec une monomanie lamentable. Et nous avons été gratifiés du romain Empire, du gothique Louis-Philippe, de la Renaissance Napoléon III et du dix-huitième siècle Félix Faure. Avant 1800, on n'avait pas relevé des cas de folie aussi extraordinaires et les hommes n'avaient jamais cherché à vivre dans un bal costumé perpétuel, en faisant élever, en plein Paris, des villas pompéiennes, des châteaux de Blois et des hôtels à voyageurs Pompadour. »

Mais Frantz Jourdain salue l'ère nouvelle : « Une certaine

évolution semble se préparer ; les partisans d'une architecture moderne, d'une architecture à nous, commencent à se grouper, à produire, et bientôt il faudra compter avec eux.... » Ce sera la reprise de « l'enseignement si intelligent, si rationnel, si français d'artistes hors ligne tels que Labrouste et Viollet-Le-Duc.... »

M. Vaudremer, très modestement, répond qu'il est peu préparé à donner son avis. Il constate seulement que « nous sommes en pleine évolution. Comment pourrait-il en être autrement à une époque si tourmentée ?... » « N'oublions pas, dit-il, que les grandes compositions architecturales des derniers concours internationaux conservent à la France une suprématie incontestée. »

Il faut le reconnaître, les facilités de communiquer d'un pays à un autre, à travers le monde entier, les missions scientifiques et archéologiques les plus étendues, les publications si variées, livres, images, photographies, reproductions de toute sorte des œuvres du monde civilisé comme du monde barbare, ont ouvert à l'imagination de l'artiste des horizons si vastes, qu'il en est ébloui. Il est comme grisé par cet amoncellement de documents. Ce n'est plus, comme autrefois, l'étude de la tradition d'un art local, c'est maintenant une avalanche de toutes les productions artistiques, de toutes les découvertes scientifiques du monde entier, qui l'écrase dans son infinie variété. Il y puise à pleines mains, souvent au hasard et sans en comprendre toujours le vrai sens, attiré surtout par cet amour de l'exotisme et du nouveau qui brûle en nous. Dès lors, plus de raisonnement. « C'est qu'une fois hors du simple et du vrai, l'esprit devient insatiable de raffinements et de complications. Il lui faut, chaque matin, quelque chose de plus nouveau, de plus hardi, de plus extraordinaire. C'est comme les épices en gastronomie, comme le bruit en musique ; on va de la trompette au trombone, du trombone à l'ophicléide, puis de l'ophicléide au tam-tam et au *colpo di canone*[1]. »

1. Vitet, *Études sur l'histoire de l'art.*

De ce travail immense, sans précédent dans l'histoire de l'art, sortiront des œuvres assurément extraordinaires, dans le sens précis du mot. La bijouterie et toutes les industries d'art ont déjà produit des merveilles. Pour le Mobilier et l'Architecture, l'effort sera plus difficile, le résultat plus lent à venir. Le rêve d'un poète, la fantaisie ne peuvent remplacer l'étude raisonnée, pratique, des services que doivent rendre le meuble ou l'habitation.

J'ai cru devoir résumer les impressions de certains de nos confrères interrogés sur l'esprit de l'architecture contemporaine. Si elles reflètent bien les pensées, les tendances de toutes nos écoles, il semble qu'un même souffle anime toutes les intelligences, toutes les volontés et que personne ne saurait revendiquer pour soi-même, à l'exclusion de tous autres, les idées rationnelles ou novatrices qui constituent la marche en avant incessante de notre art.

Comment pourrait-on dire qu'un siècle qui a compté Th. Ballu, Baltard, Constant Dufeux, Duban, Duc, Ch. Garnier, H. Labrouste, Lassus, Ch. Questel, L. Vaudoyer, Viollet-Le-Duc, — pour ne parler que des morts, — n'ait rien produit de typique et que l'architecture fût restée stationnaire?

Sans doute, il y a eu bien des incohérences, bien des retours en arrière, comme bien des folies. On nous a parlé de chaos, on nous a parlé d'époque tourmentée. Une œuvre d'art dépend d'un ensemble qui est l'état général des mœurs au milieu desquelles elle se produit, nous disait Taine dans une des belles leçons d'esthétique qu'il nous fit, en 1863, à l'École des beaux-arts. Ces dernières années du siècle ont vu, dans l'Univers entier, des choses si étranges! La France elle-même, après avoir ouvert au monde les horizons splendides de sa grande Révolution, prêché les idées de liberté, de justice, d'égalité et de fraternité entre tous les hommes, allait-elle revenir aux passions aveugles et barbares d'un autre âge? Le cabotinage parodiant le patriotisme, le faux et le mensonge exaltés comme vertus patriotiques, l'amour de la vérité pure et de la justice considéré comme un crime envers la Patrie, l'inhumanité remplaçant la cha-

rité chrétienne, la haine des races, la chasse à l'homme, l'intolérance dans toute sa hideur, surgissant plus d'un siècle après la *Déclaration des droits de l'homme*, ces passions mauvaises anti-françaises, allaient-elles remplacer les belles vertus de notre race : le bon sens, la franchise, le sentiment de la justice, la générosité, l'amour de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau? Non, quoi qu'en disent les pessimistes et les snobs, à leur suite, qui vont partout répétant, *ces bons Français!* que nous sommes une nation finie, non, ces vertus, même dans les époques les plus troublées, n'ont jamais péri. Et comme elles, l'Art français, acclamé par l'unanimité de nos hôtes, dans cette splendide Exposition universelle de 1900, n'est pas près de mourir.

Nous saluons avec confiance l'aurore du VINGTIÈME SIÈCLE !

Paul WALLON.

P.-S. — J'ai reçu la lettre suivante :

« Paris, le 14 décembre 1900.

« Monsieur et honoré maître,

« Permettez-moi d'être absolument de votre avis lorsque vous dites que votre causerie sur l'architecture étrangère à l'Exposition de 1900 « est pleine de lacunes ». Aussi, malgré la haute sympathie que vous daignez témoigner à vos confrères étrangers, sympathie dont personnellement je m'honore, il m'est impossible de ne pas protester contre une grosse erreur qui s'est glissée sous votre plume, en mentionnant les œuvres exposées par les modestes compatriotes d'Ictinus et Kallicratès.

« Vous écrivez : Nous voici en Grèce. Que trouvons-nous? « Deux exposants. L'un nous montre une chapelle funé- « raire au cimetière des Batignolles, l'autre un projet de « concours.... »

« Nous ne sommes pas du tout d'accord, cher maître.

« Le premier, qui a exposé la chapelle, n'a pas envoyé *seulement* cette chapelle, comme vous le dites ironiquement, mais *une série d'œuvres architecturales,* dont une seule —

qu'il achève actuellement — va coûter près *d'un million.* C'est le « Siège social de la Société coopérative de l'Alliance « des travailleurs de Levallois-Perret », qui a figuré au pavillon de la Grèce, assez visiblement, soit composé d'un rendu de la façade principale, de deux plans et (en raison du manque de place) de six photographies (30×40) donnant les vues intérieures de l'unique édifice de ce genre en France.

« Il a exposé aussi un projet de monument commémoratif pour la Crète (grande perspective à la plume) et deux aquarelles.

« D'ailleurs, ses œuvres, qui ont obtenu une médaille d'argent, sont mentionnées dans le Catalogue officiel, et c'est à bon droit qu'il se demande comment elles ont pu vous échapper.

« Il est permis de louer, comme vous le faites, l'architecture du pavillon de la Grèce (moi aussi, j'ai dit mon opinion à ce sujet dans le n° 36 de l'*Architecture*); mais il n'est pas juste, me semble-t-il, de le faire en amoindrissant les autres, et surtout lorsque cet amoindrissement a pour effet de toucher à l'amour-propre d'un pays ami.

« Ceci dit, je vous prie, honoré maître, d'agréer l'assurance de ma haute considération.

« A. Gelbert. »

Les notes prises au cours de mes visites, et que j'ai dû abréger pour ne pas étendre démesurément cette causerie, mentionnent bien, avec mes réflexions, les travaux que M. Gelbert énumère dans sa lettre. Je résumais ainsi mes notes : « La meilleure de ces œuvres est la chapelle funéraire », pensant que la valeur artistique d'une œuvre ne dépend pas du plus ou moins de millions dépensés. J'ai donc cité la chapelle, j'ai cru devoir passer les autres sous silence. J'avais agi de même dans mes comptes rendus précédents sur l'Allemagne, l'Autriche, les États-Unis, etc.

Je me suis toujours fait une loi d'éviter, dans mes critiques, ce qui pourrait blesser l'amour-propre de mes confrères. D'après la lettre de M. Gelbert, je me trouverais en faute. Bien plus, par une sorte de rapprochement dédaigneux,

ironique, j'aurais froissé ses sentiments de patriote. Ce dernier reproche me touche plus que tout le reste, car j'aurais alors manqué aux devoirs de l'hospitalité française. Je comprends l'émotion de M. Gelbert et m'empresse de lui donner satisfaction en publiant intégralement sa lettre.

Puisque nous en sommes aux rectifications, je signale, de moi-même cette fois, une lacune que j'ai commise dans la section ottomane. J'ai omis de mentionner un projet d'église arménienne à élever à Paris et dont l'auteur est M. Aram Tahtadjian. M. Dupuis, dans l'*Architecture* du 2 juin 1900, a fait une étude très intéressante de ce projet et de l'art religieux arménien depuis ses origines ; je me permets d'y renvoyer le lecteur.

FIN

BANQUET

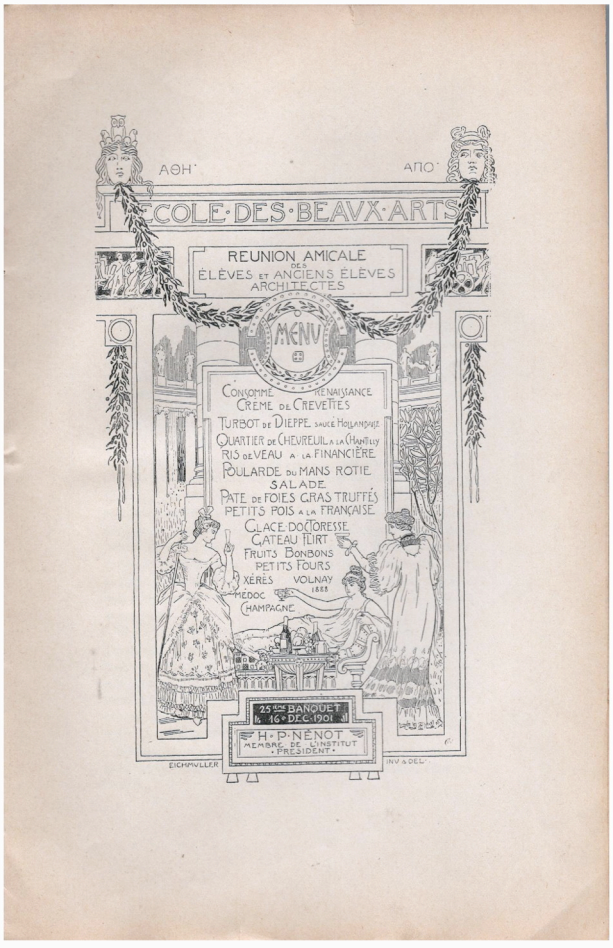
DES

ÉLÈVES ET ANCIENS ÉLÈVES ARCHITECTES

DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

16 DÉCEMBRE 1901

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5


ΑΘΗ·
ΑΠΟ·
ECOLE·DES·BEAUX·ARTS
REUNION AMICALE
DES
ÉLÈVES ET ANCIENS ÉLÈVES
ARCHITECTES
MENU
CONSOMMÉ RENAISSANCE
CRÈME DE CREVETTES
TURBOT DE DIEPPE SAUCE HOLLANDAISE
QUARTIER DE CHEVREUIL A LA CHANTILLY
RIS DE VÉAU A LA FINANCIÈRE
POULARDE DU MANS ROTIE
SALADE
PATE DE FOIES GRAS TRUFFÉS
PETITS POIS A LA FRANÇAISE
GLACE DOCTORESSE
GATEAU FLIRT
FRUITS BONBONS
PETITS FOURS
XÉRÈS VOLNAY
MÉDOC 1883
CHAMPAGNE
25ème BANQUET
16 DÉC 1901
H·P·NÉNOT
MEMBRE DE L'INSTITUT
·PRÉSIDENT·
EICHMULLER
INV & DEL·

BANQUET

DES ÉLÈVES ET ANCIENS ÉLÈVES ARCHITECTES

DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

Le vingt-cinquième banquet annuel des élèves et anciens élèves architectes de l'École des beaux-arts eut lieu le lundi 16 décembre, dans les salons de l'hôtel Continental, sous la présidence du camarade H. Nénot, membre de l'Institut.

Le bal de bienfaisance de la Société centrale du 4 décembre fit un peu de tort au banquet de l'École. Les dates étaient trop rapprochées, et, comme ces deux fêtes s'adressent aux mêmes personnes, aux mêmes bourses, l'une devait forcément nuire à l'autre. Le bal l'emporta; il réussit à merveille. Les malheureux en profiteront; nous serions donc mal venus à nous plaindre. Les commissaires du banquet devront, à l'avenir, prendre d'autres dispositions pour que cette fête, destinée à entretenir les bonnes relations de camaraderie, à rapprocher les jeunes de leurs anciens, retrouve le succès des années précédentes. Il y aura lieu d'en modifier la date et d'abaisser également le prix de la cotisation.

Si les convives furent moins nombreux, la fête n'en fut pas moins attrayante. Elle eut même un caractère familial et plus intime qu'elle n'avait peut-être jamais eu. Et cela se comprend; il fallait être un fidèle, un ultra-fidèle, pour surmonter les obstacles que la fatalité avait, en dehors des causes signalées plus haut, accumulés, cette année, contre notre charmante institution.

Le joli menu, dont nous donnons ci-joint la reproduction, était l'œuvre de notre jeune camarade Eichmüller, élève de Raulin.

Au dessert, l'un des commissaires, Paul Wallon, s'adressa en ces termes au président :

« Mon cher président, mes chers camarades,

« Voici notre vingt-cinquième banquet. Permettez-moi de faire brièvement l'historique de nos réunions amicales pendant ce quart de siècle.

« En 1874, plusieurs d'entre nous, estimant que les liens de camaraderie devaient se resserrer encore à la sortie de l'École, avaient organisé le « dîner du vingt » (le vingtième jour de chaque mois).

« L'institution du « dîner du vingt » dura trois ans.

« On parlait alors de faire les réunions moins fréquentes pour les avoir plus suivies. Ce fut l'origine du banquet annuel de la « réunion amicale des anciens élèves ». L'année dernière, nouvelle transformation. Pour rendre plus intimes les rapports entre les anciens et les jeunes, notre banquet devint la « réunion amicale des élèves et des anciens élèves architectes de l'École des beaux-arts ». Peut-être arriverons-nous à d'autres transformations encore, soit pour le prix de la cotisation que l'on nous dit trop élevé, soit pour l'époque du banquet, le mois de décembre étant un mois très chargé en réunions de toutes sortes, sans parler des rhumes et autres maux inhérents à notre pauvre nature.

« Pendant ce quart de siècle, nous eûmes successivement comme présidents MM. Lesueur, Lefuel, Bailly, Questel, Ch. Garnier, André, Coquart, Ginain, Simon Girard, Daumet, Alf. Normand, Moyaux, Raulin, Guadet, Scellier de Gisors et enfin toi, mon cher camarade et ami.

« A l'origine, la présidence était toujours réservée à M. Lesueur — au père Lesueur, comme nous disions familièrement. — Il était notre doyen, étant né en 1794. Nous savions lui faire plaisir et il nous le rendait bien. Président du Caveau, l'auteur de *Mam'zelle Lise* oubliait volontiers, la coupe en main, la coupole de l'Institut et son cours annuel de théorie de l'architecture. « Je dis *mon* cours, me confiait-il un jour, car je n'en fais qu'un. » Et il se plaignait d'y voir peu d'élèves.

« Vous rappellerai-je ses chansons, dont nous reprenions tous, en chœur, les refrains : *l'Histoire d'une commode, le Progrès,* etc. ?

Maints jeunes sculpteurs chaleureux,
Brisant les vieux modèles,
Ont laissé bien loin derrière eux
Phidias et Praxitèles.
Près des réalistes, dit-on,
A coup sûr Apelles
Serait un croûton;
Ils passent Raphaël aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

« Savez-vous à quelle époque Lesueur avait composé cette chanson? En 1846! Que dirait-il donc aujourd'hui?

Racine n'était qu'un peureux.
Guindé dans sa structure;
Grâce au genre cadavéreux,
Bien plus dans la nature,
Pullulent poèmes divers;
Car la pourriture
Engendre les vers.
La littérature a grandi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

« Assurément, aujourd'hui, Lesueur ne serait plus dans le train.

« Je n'abuserai pas de vos instants, mes chers camarades, en passant en revue nos différents présidents. Mais comment ne pas saluer parmi les absents, à jamais, hélas! disparus, le président incomparable de nos réunions amicales, le maître à la verve endiablée, Charles Garnier? Il suffisait qu'il se levât pour qu'immédiatement se répandit dans la salle cette vague rumeur toute de joie et d'heureuse attente. A peine avait-il ouvert la bouche, on était séduit, emballé par cette parole chaude, colorée, généreuse. C'était un feu roulant de phrases martelées de traits d'esprit. Non pas de cet esprit

travaillé, guindé, précieux, pédant, Ch. Garnier avait en horreur le pédantisme, mais de ce bon esprit gaulois avec toute sa saveur, toute sa franche impétuosité de bon sens, de naturel et de cœur.

« Je ne puis pas, non plus, ne pas détacher du cadre la figure de M. Simon Girard. Il fut pendant longtemps notre doyen. A quatre-vingt-quinze ans, il assistait encore à notre banquet! L'âge ne l'étonnait pas. Il mettait même une certaine coquetterie à être le plus ancien, à n'avoir plus personne devant lui. « J'enterre mon trois-cent-vingt-cinquième confrère ! » — il n'en manquait pas un, — me disait un jour ce nonagénaire en marchant de son pied léger vers les ombrages du Père-Lachaise.

« Simon Girard, dans ses discours, était plus austère que Lesueur et Charles Garnier. Aimant l'École avec passion, avec intransigeance même, il nous parlait toujours avec attendrissement de l'*Alma Mater,* et ses discours, pour être toujours un peu les mêmes, avaient cependant je ne sais quel parfum d'honnêteté, de bonne confraternité, d'amour pour l'Aimée qui n'était pas sans vous émouvoir.

« Car, pour Simon Girard, l'École était l'aimée, la toute aimée. Il n'admettait pas la plus légère attaque contre la mère nourricière, l'*Alma Mater !*

« Elle reçoit bien des coups, il faut le reconnaître, cette bonne mère. Mais elle ne s'en émeut pas outre mesure. Elle ne s'en émeut même pas du tout. Elle sait qu'on travaille chez elle, qu'on y travaille beaucoup et en toute liberté, quoi qu'on en dise. Elle donne un enseignement de plus en plus étendu, libéral, qui, puisant aux sources mêmes de l'Art, ne méconnaît pas, comme on tente de le faire croire, les autres grandes manifestations artistiques du passé et du présent, préparant celles de l'avenir. Dans sa jolie illustration du menu, notre jeune camarade Eichmüller nous montre, sous la forme toujours charmante, toujours divine de la femme, l'Art antique, l'Art du dix-huitième siècle et l'Art moderne — mettons l'Art nouveau si vous voulez, bien que le terme ne soit pas toujours exact — fraternisant de bonne amitié, pour le plus grand bien de notre École des beaux-arts.

« Elle ne fut pas pour toi une marâtre, l'École, mon cher président. Elle aime les laborieux, les natures énergiques. Tu fus, à l'entrée de la vie, au milieu de difficultés qui en auraient découragé tant d'autres, un laborieux et un caractère. A l'atelier, comme sur le champ de bataille, élève de l'École ou soldat, tu fus un vaillant. La bonne fée ne l'oublia pas. Elle sut te prodiguer ses sourires et te porter bonheur dans toute ta carrière. Tu es, je crois, parmi les architectes, le mieux partagé, le plus heureux, celui auquel tout réussit; mais tu as payé, à l'origine, ce droit au bonheur, au succès.

« A l'occasion de notre jubilé, permets-moi, mon cher Nénot, d'unir dans un même toast le passé et le présent. Je lève donc mon verre à la mémoire des anciens présidents, nos maîtres disparus, à la santé du plus jeune de nos présidents et de ses aînés! »

H. Nénot, se levant alors, prononça l'allocution suivante, fréquemment applaudie :

« Mes chers camarades,

« Je tiens à remercier nos commissaires du très grand honneur qu'ils ont bien voulu me faire en me demandant de présider ce banquet.

« Je veux aussi remercier mon ami Wallon des aimables paroles qu'il m'a adressées en remuant si éloquemment les vieux souvenirs de mon passé. J'étais en effet bien jeune encore, un gamin, quand, en 1868, je suis entré à l'École des beaux-arts; j'avais à peine quinze ans; aussi m'a-t-on appelé Du Gosse jusqu'à la guerre. Ce sont mes galons de sergent-major des francs-tireurs de la presse qui ont fait s'évanouir cette appellation, que j'ai eu d'ailleurs le regret de mériter de moins en moins; ce sont eux aussi qui m'ont valu une rencontre bien originale avec un bon camarade d'École.

« J'étais de garde aux avant-postes quand un officier supérieur, aide de camp de l'amiral, vint inspecter nos lignes; ayant aperçu des soldats fort avant dans la plaine, il me dit d'aller voir qui ils étaient. Je partis avec douze hommes et je me rencontrai avec des mobiots en reconnaissance, sous la conduite d'un caporal qui n'était autre que notre camarade Navarre. On bavarda comme bien vous pensez, sur les amis

qui, à Paris comme en province, faisaient crânement leur devoir, et nous allions sur la route, nos fusils sous le bras, jusqu'à un champ d'artichauts que nous connaissions bien et qui était encore plus rapproché des lignes prussiennes, quand tout à coup, de derrière une grande meule, partent deux uhlans à une distance de moins de vingt mètres. Jamais jeune chasseur voyant pour la première fois une compagnie de perdreaux lui partir dans les jambes ne fut ébahi comme nous le fûmes. Quand l'idée nous vint de nous servir de nos fusils, les uhlans, emportés par le galop de leurs chevaux, étaient déjà bien loin; mais, si à eux était venue l'idée de nous charger, je n'aurais pas ce soir l'honneur d'assister à ce banquet.

« Nous eûmes aussi à cette époque une esquisse bien amusante. Je ne sais comment notre vénéré maître M. Guillaume s'y était pris pour nous réunir; mais nous étions, en loges, une bande de moblots, d'artilleurs, de francs-tireurs et de gardes nationaux bien curieuse à voir. Notre directeur n'avait pas voulu, sous l'impression tragique des événements d'alors, fermer l'École des beaux-arts; elle ne l'avait jamais été, disait-il, même aux jours les plus sombres de la Révolution, et c'est cette tradition qu'il défendait.

Comme notre cher directeur, comme toi, mon cher Wallon, nous l'aimons tous, notre École bien-aimée, et, si les attaques dont tu parles devenaient sérieuses, j'espère que tous nous saurions la défendre.

Aucun enseignement ne peut être plus libéral que le sien, toutes les doctrines peuvent venir y concourir, son jury se renouvelle sans cesse, et nous devenons d'un éclectisme qui ferait bondir certains de nos vieux maîtres; son enseignement est, à mon avis, tellement indispensable, que lorsqu'un père de famille veut me confier son fils, je me croirais coupable en acceptant, et je lui dis bien sincèrement que, pour apprendre l'architecture, il faut d'abord passer par l'École et que la pratique de notre art ne peut s'apprendre efficacement qu'après les premières années d'études théoriques.

« Parmi les maîtres que tu nous citais, deux noms me sont particulièrement chers : M. Questel, auquel m'avait recommandé M. Lequeux; tu sais mieux que qui que ce soit,

ayant été notre massier, ce que M. Questel et son successeur ont fait pour moi ; et, quant à Garnier, oh ! mon Dieu, c'est bien simple, comme la plupart d'entre nous, je ne saurai jamais assez dire ce que je lui dois.

« Je bois à leur mémoire, à celle des maîtres et camarades disparus, à votre bonne santé à tous, à notre chère École des beaux-arts et à nos noces d'argent, puisque c'est aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire de notre banquet. »

Après le banquet, notre camarade Brincourt, le merveilleux diseur, avec sa verve ordinaire, fit pâmer d'aise les anciens et les jeunes. La soirée fut très gaie ; dans certains groupes, et non des plus jeunes, des barbes grises ou blanches contaient des souvenirs de leur temps d'École... ou d'autres. Vitruve et Palladio ne faisaient aucunement les frais de la conversation, je vous le jure.

On se sépara assez tard, espérant bien, l'année prochaine, reprendre ces cordiales causeries qui reposent un peu de la vie des affaires et retrouver nombreux les camarades qui ont eu le regret de faire défaut cette année.

P. W.

Extrait du Journal l'*Architecture*.